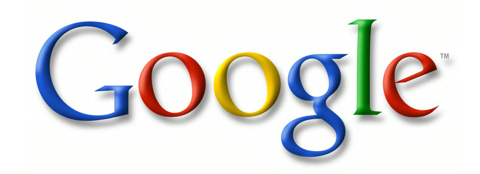
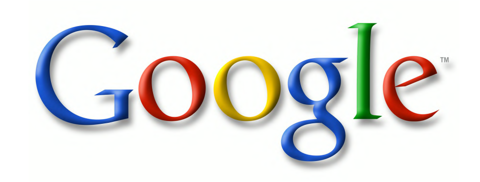






QUATUOR

PAR

EUGÈNE

DEMOLDER

au docteur Keiffer

cordial souvenir

Eug Demolder

Quatuor



AU MERCURE DE FRANCE

Du même auteur :

La Légende d'Yperdamme, avec une couverture et neuf dessins d'Étienne Morannes, un frontispice, un dessin hors texte, une étude et trois vignettes de Félicien Rops.

Pour les Enfants :

Le Royaume authentique du grand Saint Nicolas, avec couverture à l'aquarelle, frontispice et trente croquis de Félicien Rops, et cinq dessins hors texte d'Étienne Morannes.

Il a été tiré de ce livre

5 exemplaires sur papier de Chine;
5 exemplaires sur papier du Japon ;
10 exemplaires sur papier de Hollande.

QUATUOR



PAR

Eugène DEMOLDER

avec une couverture

ET TROIS CROQUIS

DE

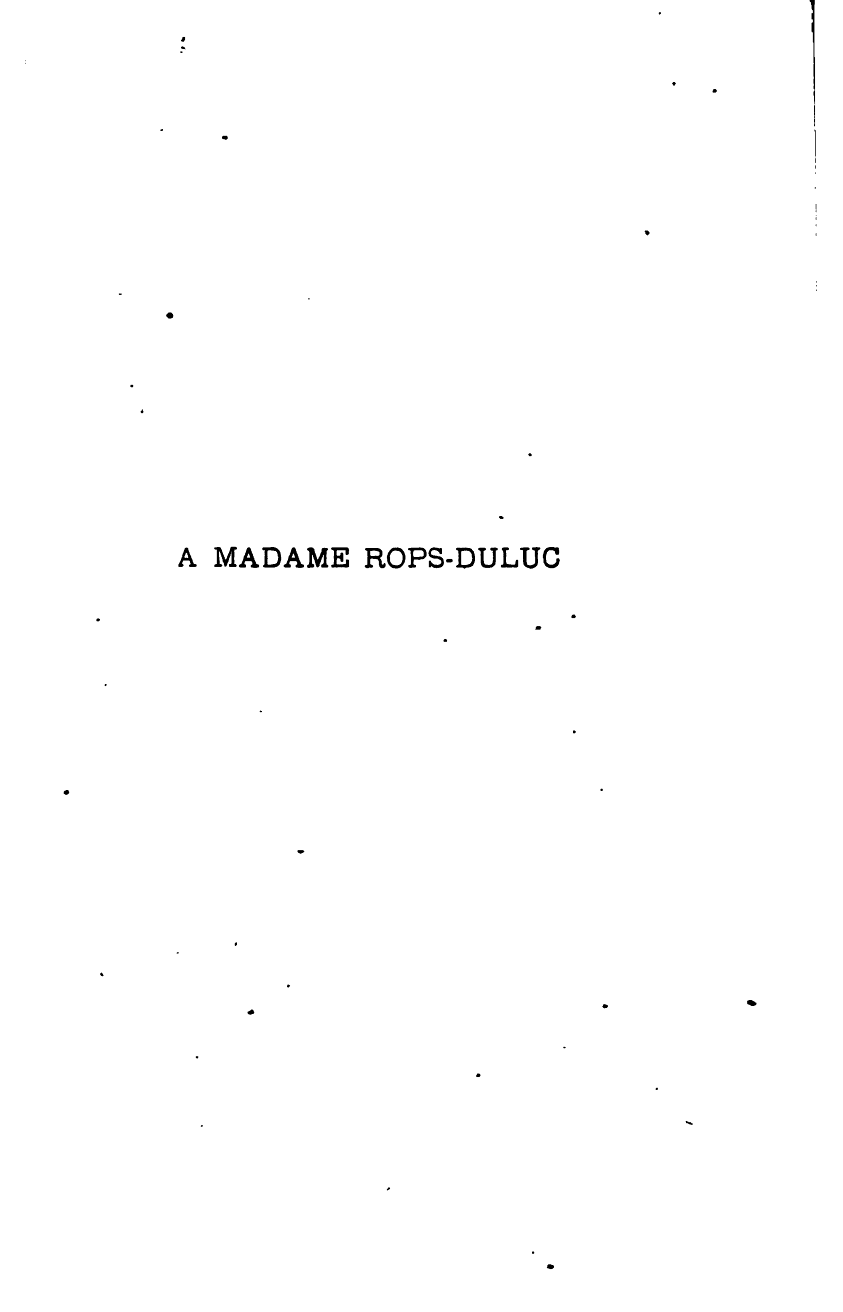
Félicien ROPS

ET TREIZE ORNEMENTATIONS

d'Étienne MORANNES

SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE
15, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, 15
PARIS

1897



A MADAME ROPS-DULUC



I.

LA DAME AU MASQUE





A mon cher ami Étienne Morannes.

— C'était il y a longtemps, jeta dans la discussion le vieux sculpteur qui paraissait jusque-là ne pas avoir écouté notre débat passionné, car je portais alors sur le cou une tête chaude et noire.

— Bien longtemps !... dit-il encore. Je doublais le cap de mes vingt ans, — un beau cap plein de fleurs, et qui se dresse maintenant à l'horizon de ma vie. J'étais alors très séduisant, à ce qu'on dit. On me prêtait l'élé-

gance du roi Charles Ier, tel que l'a peint Van Dyck, et la fascination de don Juan. J'usais de ces faveurs du ciel avec toute la folie de mes vingt ans débridés. Mon sang bouillait autour de mon cœur plus miraculeusement que ne bout le sang de saint Janvier, sur les autels de Naples. Je jetais les écus de ma beauté par les portes et les fenêtres de tous mes caprices. J'entrais dans l'amour comme un obus, cassant les vitres, brisant tout, insouciant des dégâts et des blessures !... J'ai su depuis que l'amour est une chose profonde cachée sous les fleurs de la chair et de la fantaisie !... Mais, en ce temps, j'avais la triste vanité et la folle insolence que donne trop souvent une belle tête plantée sur un beau corps. Dans ma forfanterie, vous avouerai-je que je trouvais parfois plus de plaisir à tromper un mari que dans la possession même de sa femme? Pourtant les femmes faisaient le bonheur de mon âme et la joie de mes yeux, elles me servaient des ivresses où se mêlaient le diable et le bon

Dieu ! Mais ce que je pratiquais n'était pas l'amour, l'amour, dont je me croyais l'un des plus séduisants prophètes, l'amour que j'ai ressenti plus tard, à une heure de revanche, et qui a fait de moi un être de lave ardente, que la douleur et la joie, tour à tour, ont marqué de leur empreinte.

Le sculpteur se tut un instant ; puis il reprit :

— Eh bien ! comme je me suis trompé sur l'amour on se méprend au sujet de cette beauté qui, depuis une heure, vous fait vous escrimer là, de la langue et de l'œil...

La beauté est aussi peu banale et aussi imprévue que l'amour vrai — qui éclate, au milieu du champ élyséen des âmes, où l'on ne s'attend pas à le trouver — comme un coup de tonnerre à travers un ciel bleu — dans les cœurs de Roméo et de Juliette ou dans celui de Desdémone. — Oui, la beauté est aussi rare, aussi libre, aussi spontanée, aussi fulgurante, car la véritable

beauté est celle que les passions allument au fond des prunelles — que l'étincelle ait été fournie par Satan ou apportée par l'archange Gabriel, qu'elle soit tombée d'une étoile ou qu'elle ait jailli d'un volcan.

Oui! croyez bien que le bougre jugé le plus laid, le récidiviste le plus asymétrique ouvrira des ailes de lumière sous le coup d'une exaltation des fournaises de son âme. La gouge la plus détériorée d'un lupanar se vêtira d'une splendeur étrange au choc d'un amour soudain et deviendra belle comme tout l'enfer! Le berger des landes qui murmure sa prière, la nuit, participe humblement à l'infini des astres. L'ouvrier révolté, sur une barricade, soulève la terreur, et allume plus de flamme que les classiques combats, renouvelés des Grecs comme le jeu de l'Oie, et dont les rythmes s'immobilisent sur les murailles des académies. Ah! la passion! Quelle foudroyante artiste, quelle incomparable attiseuse de splendeurs! C'est elle qui agite les flambeaux sublimes,

qui brandit les plus brûlants éclairs, qui magnifie, éthérise ou enflamme ! Avec de la boue, alchimiste prodigieux, elle fait de l'or !

Un jour, au milieu de mes fêtes galantes, ces vérités me sont apparues d'une façon si vive qu'elles ont frappé profondément mon art.

J'habitais alors une délicieuse petite ville. Elle possède la plus majestueuse tour gothique que j'aie vue, et qui porte accroché à son sommet — comme une immense araignée d'or — un cadran sonnant des heures vraiment aériennes. Cette cité était fouillée par des rues tortueuses, qui aboutissaient à une vaste Grand'Place ornée de halles datant de la Renaissance et qui étaient inachevées, et d'un hôtel de ville du temps de l'empire — un hôtel de ville bien *municipal*, dont la froideur et la rigidité blanche contrastaient singulièrement avec la splendeur orfévrée et grandiose de la cathédrale et avec l'élégance mélancolique

des halles auxquelles les siècles avaient donné une chaude patine d'ambre. Une chaussée, bordée d'hôtels très vieux, traversait la ville, parallèlement à un canal où se miraient des entrepôts dont on ne se servait plus, et d'anciennes maisons de corporations qui avaient encore des façades en bois sculpté. Le carillon de la tour versait sur tout cela, les éparpillant sur les tuiles rouges des toits, des hottes de musiques claires.

J'avais grandi là, aux sons de ce carillon, gaminant en ces ruelles, au bord de ce canal, dans cette ville de province, dont je regrette parfois la paix monacale, la douceur endimanchée, la joie souriante.

Vous le devinez : j'avais, par ma conduite, fort scandalisé la bourgeoisie de ma ville. Mes amours avec une jeune dentellière, une pâle enfant aux yeux pareils à des pervenches — mon escapade avec la fille d'un boutiquier — tout cela était commenté, critiqué, blâmé; mes amours étaient féro-

cement déchirées par une population curieuse et jalouse. Je m'en moquais. J'ai toujours méprisé l'opinion publique. Un artiste ne relève pas de ce total de la bêtise et de la lâcheté de ses contemporains. Comme Ruysbroek l'Admirable, je me suis toujours réjoui au-dessus de mon temps.

J'avais deux tantes, à cette époque, auxquelles j'allais souvent, dans une des maisons les plus reculées de la ville, rendre visite. C'était deux vieilles veuves, dont le caractère jovial m'amusait des après-midi entiers. Elles passaient leur temps, à côté d'un chat dodu et soyeux — un de ces chats qu'on eût traité de prince dans les contes de fées — à confectionner des vêtements pour les pauvres, des broderies pour leurs amies, à boire du café et parfois un peu de cassis. Elles adoraient les chansons de Béranger, et elles avaient été souvent les confidentes indulgentes de mes amours. Furent-elles jolies, jadis, lorsque mes défunts oncles, dans leurs habits à boutons d'or, venaient

leur apporter, par de frais matins d'amour, des bouquets de jasmins et de scabieuses ? Elles l'assuraient, et le velouté spirituel de leur regard, ainsi que la finesse de leurs lèvres toujours souriantes, semblaient de sûrs garants de leurs dires. Quand j'arrivais chez elles, c'était fête. « C'est-il gentil de venir rendre visite à de vieilles tantes! Un verre de vin, mon garçon ! Cela te fera du bien ! » J'entendais le bruit d'un trousseau de clefs remué, et bientôt après se débouchait une bouteille de vin de Tours » du vin de curé ! » disaient-elles — une bouteille qui vraiment, respectablement cachetée et de flanc rebondi, avait l'air d'une abbesse, et qui recélait une liqueur parfumée. La cire brisée était méticuleusement brossée du goulot et, avec un glouglou ravissant, le vin d'or emplissait de vieux verres de cristal, qui dataient encore de la mise en ménage de l'une des tantes. Les bonnes vieilles mettaient sur la table des galettes sucrées et mielleuses de « leur fabrication » et

déployaient de petites serviettes qui fleuraient l'iris. Le chat venait se frotter à mes mollets — un serin, dans une cage pendue près du portrait d'un de mes oncles, capitaine aux hussards, que le peintre avait représenté la moustache relevée, son shako à plumet sous le bras, commençait un trille, sautillait d'un bâton à l'autre, derrière ses petits barreaux. Mes tantes me questionnaient sur ma vie, mes œuvres ébauchées, mes aventures. Je les vois encore : l'une, avec des lunettes au bout d'un nez crochu, un grain de beauté sur sa joue couperosée, des plis rieurs aux coins de ses yeux, des plis pareils à ceux qui mettent une patte d'oie à l'œil de Polichinelle, dont elle avait le regard égrillard et le menton en galoche ; —l'autre, avec un visage d'une douce fraîcheur, légèrement ridé — comme une rose au début de sa fanaison — un tendre sourire de contentement éclairant sa figure bonne et accueillante et ses prunelles brunes.

Un jour, l'une d'elles me dit :

— Sais-tu que Victorine est amoureuse de toi ?

Je restai stupéfait :

— Victorine ? murmurai-je, cherchant à qui ce nom pouvait s'appliquer.

— Oui, Victorine, la couturière qui vient travailler ici chaque jeudi — répliquèrent mes tantes, avec une vivacité qui avait l'air de me reprocher de ne pas connaître Victorine.

— Ah ! fis-je.

Que m'importait cette nouvelle ? Victorine ?... Oui, effectivement, je me rappelais un profil, entrevu parfois, d'ouvrière courbée sur un pan de jupon, dans la couture duquel, d'un doigt armé d'un dé, elle piquait des aiguilles enfilées, avec un geste machinal. Par moments, grinçaient les ciseaux qu'elle portait, attachés à un long ruban, le long de son tablier bleu — ou bien elle cassait un fil avec ses dents. On ne voyait jamais sa figure, toujours inclinée sur l'ouvrage. D'ailleurs, elle se tenait dans le coin le plus

obscur de la chambre, ne relevant la tête que pour jeter un coup d'œil au serin, quand celui-ci commençait à chanter dans sa cage.

— Quand tu es là, elle surfile tout de travers, dit une tante. Elle émousse les aiguilles, casse nerveusement les fils. Ses joues sont rouges, ses oreilles roses. Elle n'ose lever le nez et reste prostrée comme si elle était devant le bon Dieu !

Je riais, haussant les épaules.

— Ce n'est pas une laide fille, s'écria ma tante comme pour protester contre mon mépris, elle est bien faite!

— Pauvre petite! reprit l'autre tante. Quand on prononce ton nom, elle devient comme une pivoine. Nous l'avons badinée là-dessus l'autre jour, et elle s'est mise à pleurer, malgré qu'elle voulait ravaler ses sanglots! Ce qu'elle a dû en souffrir ! Car elle n'avoue rien. Mais son mutisme ne lui réussit point. Le poêle ne peut dissimuler le feu qui flambe dans son fourneau!

Je riais toujours.

— Ne ris pas ! Ne ris pas ! continua la tante. La petite est bien pincée ! Il y a des jours qu'elle est pâle comme un linge. On a vu des filles mourir d'amour !

— Plus aujourd'hui ! m'écriai-je.

Mon exclamation fit sourire mes tantes, d'un sourire où leur cœur de femme me donnait tort, mais où leur philosophie m'approuvait en cachette.

Nous en restâmes là. Quelque temps après, le hasard me conduisit un jeudi chez mes parentes. Ce fut l'une d'elles qui vint m'ouvrir la porte. Elle me dit d'emblée :

— Victorine est ici !

Dieu me damne si j'y avais songé ! Cependant mes tantes crurent à une combinaison galante de ma part et cela amusa un peu leur humeur de vieilles coquettes débonnaires. Pourtant, ce jour-là, mes intentions étaient plus blanches que le lis, et la vue de Victorine ne m'incita à aucune folie. J'étais d'ailleurs préocupé par une œuvre nouvelle, que j'avais entamée. Mon esprit était au

diable, dans je ne sais quelle ivresse lointaine. La vie, autour de moi, m'était, moralement, ce qu'elle doit être, au physique, à celui qui a perdu le sens du toucher.

— Sais-tu, continua la tante, qu'elle devient folle ! Oui, folle ! Il y a des moments où elle a les yeux hagards. Vraiment, je crains pour sa raison. Elle maigrit. L'amour la ronge... Tu l'as ensorcelée !

J'entrai dans la salle où mes tantes se tenaient d'habitude. Il y sentait le réséda séché, et le soleil d'hiver, se mêlant à la chaleur d'un grand foyer, y entretenait une douce température de serre. Le serin chantait à gorge déployée.

— Un verre de vin, mon fieu !

— Non, merci, je suis pressé, répondis-je fébrilement.

Victorine était assise dans un coin. Des gilets, des jupons, auxquels elle travaillait, l'ensevelissaient sous un flot d'étoffes, d'où son buste émergeait, serré dans un corsage sombre. Comme d'habitude, son visage était

baissé, mais pas asez pour qu'on n'en pût constater l'insignifiance. Le nez, aux narines pâles et petites, les pommettes un peu blêmes, le menton court, la bouche serrée dans l'attention de la besogne, manquaient d'accent; le front était bas — un front obstiné. Les cheveux se relevaient sur la nuque, cachés par un bonnet de tulle. On voyait, sur les joues, quelques profondes marques de petite vérole. La peau était cireuse, un peu jaune, bien que le sang l'animât à cet instant et donnât aux oreilles, fines pourtânt, des tons purpurins. Ce qui prêtait un peu de caractère à cette physionomie ingrate, qui n'eût pas plus attiré mon regard que celle de la marchande de cierges du coin de la rue, c'étaient des sourcils, noirs et épais, qui se rejoignaient sous le front. La nuque était forte, mais bien prise. Victorine, dans son attitude humble et modeste de salarié peinant chez le riche qui le paye, ne leva pas les yeux. Je m'aperçus seulement, au cours rapide

de ma visite, que sa main — une main de couturière, exsangue, les doigts picotés à leurs bouts par l'aiguille — tremblait fort.

Je partis vite. Mes tantes voulaient me retenir. Mais vraiment elles m'agaçaient. L'aventure me paraissait quelconque. Ces vieilles parentes m'ennuyaient avec leur manie de se mêler de mes amours. A ce moment-là, je jugeais sévèrement leur conduite. La gelée, qui me picota les oreilles au dehors, m'exaspéra plus fort encore. Je rentrai de très mauvaise humeur à mon atelier, jurant de ne plus me rendre chez ces défraîchies lectrices de Brantôme, dont la façon de parler de galanterie, à leur âge, me remplissait la bouche de sarcasmes.

Deux mois après cette visite, je reçus une invitation à un bal « masqué, paré et travesti », au théâtre de ma petite ville de province. Une légère épidémie, qui avait sévi en février, avait refoulé les joies du carnaval. On voulait retrouver les folies

perdues, maintenant que le printemps allait s'épanouir.

Le jour du bal arriva. Durant toute la semaine qui le précéda, j'avais fort et bien travaillé. Aussi me trouvais-je dans cet état lucide que donne la pensée en bonne gestation. J'avais la cervelle pavoisée, comme pour fêter l'apparition de ma nouvelle œuvre. Un doux bonheur cérébral m'envahissait. Comme les génies grecs peints sur les amphores, il me semblait que j'allais m'envoler.

Je m'habillai lentement, avec coquetterie. Dix heures du soir allaient sonner. Des bouffées de printemps m'arrivaient par ma fenêtre ouverte, exhalées par les immenses jardins qui séparaient les maisons de ma cité.

Je me rendis au théâtre.

Ce théâtre était assez vaste. Des guirlandes flambaient le long de colonnes dorées; un balcon et des rangs de loges se superposaient sur fond grenat ; un lustre,

éblouissant de cristaux, descendait d'un plafond où étaient peints des emblèmes comiques. Les fauteuils de l'orchestre et du parterre avaient été, pour cette soirée, couverts d'un plancher. Le rideau était levé; sur la scène, derrière une double rangée de palmiers et de lauriers, un orchestre jouait des valses, des galops, des quadrilles.

Un flot de masques avait envahi la salle. Ces bals de province étaient fréquentés par la bourgeoisie et animés d'une joie assez saine; les travestis étaient pimpants; les couleurs jouaient et chantaient avec une fraîche gaieté dans le tourbillon des danses. Le fond de kaléidoscope que produisait ce spectacle multicolore était plein d'entrain, se pailletait allègrement. On n'y trouvait pas cette friperie des oripeaux et des âmes qui souffle des airs macabres aux bals des grandes villes. Dans ceux-ci, la luxure des yeux pétillant derrière les loups de velours comme des lueurs de lanternes sourdes, le

méli-mélo équivoque des fêtards pareils à des satyres déchus, et des catins rapaces, l'ébriété qui se lève comme un jour blafard, — tout cela fomente une atmosphère de gaîté lugubre qui ferait croire à quelque louche gala chez une diablesse en folie.

Mais, ce soir-là, le carnaval était bon enfant. On tapait sur le ventre à Polichinelle et les pierrettes dansaient sans montrer de vauriens dessous de jupe. C'était l'époque des gilles, des pierrots aux gestes disloqués, des débardeurs et des débardeuses. Les intrigues se nouaient à la bonne franquette, les lazzis voltigeaient. Comme dans la petite ville tout le monde se connaissait, on trouvait une joie folle à jeter un nom à un masque.

Je m'étais installé au foyer, qui dominait le théâtre. Une valse — de Cherubini, je pense — que j'entendais sans l'écouter, berçait ma rêverie. Mentalement, j'étais à mon œuvre ébauchée. Je regardais autour de moi passer les figures, comme dans la méditation on voit glisser les nuages : des

formes et des couleurs qui caressent la rétine.

Pendant une longue demi-heure je fus ainsi à contempler la bonhomie carnavalesque de cette assemblée. La même jovialité ne cessait de s'épanouir. Aussi fus-je très intrigué par une femme dont l'allure étrange me frappa tout à coup. Cette femme portait sur le visage un grand loup de velours noir. Son costume, de velours aussi, était sombre et simple : une robe, un peu bouffante aux épaules, avec des manches à crevés, un corsage et un jupon sans ornement. Elle était décolletée, mais la dentelle de sa mantille cachait ses épaules. Très élégante, de taille bien prise, une rose rouge piquant ses cheveux d'un opulent ébène, un bouquet de roses-thé (mes fleurs préférées !) à sa poitrine — une poitrine que mon œil exercé reconnaissait ardente et dure —, elle avait un air de belle Andalouse — air qu'on prisait fort alors, au son des dernières chansons de Musset. Elle resta longtemps immobile dans la

pénombre d'un couloir. Les portes des loges, qui s'ouvraient sans cesse, lui jetaient des éclats de voix et de musique, des lueurs de salle en fête. Elle ne bougeait, attendant obstinément, avec une patience tenace, paraissant couver une décision suprême, inquiétante dans son incognito. Involontairement, en voyant son attitude de panthère aux aguets, on s'assurait si, comme griffe, elle ne cachait pas une arme dans sa main fourrée en de très longs gants noirs.

Les gens la dévisageaient d'un air soupçonneux. On contemplait de loin sa silhouette insolite, qui posait un problème troublant aux bons citadins. C'était une étrangère, évidemment! Mais que faisait-elle là? Elle n'avait guère envie de participer au bal, cela se voyait! Beaucoup pensaient que c'était une « lorette » — comme on appelait à ce temps les demi-mondaines.

Mais il me parut, au bout d'un certain temps, que la dame jetait des regards de mon côté. Je rendis aussitôt mon gilet blanc

raide comme une cuirasse. Je braquai mon lorgnon.

Tout à coup, elle s'avança vers moi, les regards fixes derrière son masque. Elle s'arrêta à quelques pas de la table où je m'étais installé. Je me levai. Son bras tremblait. Et moi-même j'avais perdu toute assurance devant cet être énigmatique, qui marchait comme un fantôme, regardait comme une somnambule, me guignait comme une courtisane, et me laissait deviner, drapé dans sa robe de carnaval, un corps de crâne allure. D'habitude j'abordais les femmes avec des compliments qui leur jetaient aux yeux la poudre de phrases flatteuses. J'avais l'attaque aisée dans l'escrime galante. Ce soir-là je ne pus prononcer qu'une phrase banale.

L'inconnue s'assit à côté de moi.

Je ne repris pas d'emblée mon assurance et bredouillai, comme un collégien.

La dame était d'ailleurs aussi émue que moi. Le moindre frôlement de ma main la

faisait tressaillir. Elle ne répondait à mes questions que par des monosyllabes qui avaient peine à sortir de sa gorge. Je lui parlais de ses yeux qui étaient éblouissants comme des pierreries, de ses oreilles qu'un sang jeune avivait, de ses cheveux de Catalane. Un charme mystérieux s'exhalait d'elle. Elle paraissait cacher une émouvante énigme sous son masque et serrer un secret sur son cœur. Non ! ce n'était pas une « créature », ainsi que l'avait qualifiée mon notaire, en me la désignant du doigt. Elle était aussi timide qu'une jeune pensionnaire, celle qui était venue à moi et avait offert à ma concupiscence une poitrine savoureusement palpitante ! Par moments, elle semblait réprouver l'audace de son acte ; elle se levait à demi pour partir, mais une force qu'elle ne pouvait surmonter la faisait se rasseoir à mes côtés ; je l'implorais, d'ailleurs, pour qu'elle restât près de moi, car l'intrigue me passionnait fort et je recouvrais mon assurance. Je m'enhardis même jusqu'à

soulever la mantille de ma compagne. Une épaule nue s'offrit à mes yeux — une épaule blanche et bien modelée qui charma mon œil de sculpteur et me parut, au milieu des velours noirs et des dentelles, un éblouissant joyau dans un écrin. La dame, toujours déconcertante dans son audace mêlée de retenue et de sauvagerie, avait d'abord levé le bras pour m'empêcher de profaner le secret bien voilé de sa peau satinée, puis elle m'avait laissé faire, résignée à ma curiosité, mais secouée d'un frisson rapide. Et, pour Dieu ! la robe et la mantille avaient même l'air d'avoir été ajustées de façon à démasquer à un instant propice ces belles batteries de chair, qui m'incendièrent d'emblée. Nous nous trouvions dans un coin, à une place peu visible. Je donnai un baiser fou à cette épaule offerte à mes lèvres, et, la tête en feu, soudain décidé à brusquer, je suppliai ma voisine d'être à moi, le soir même.

Elle ne répondit pas, mais elle pressa ma

main avec force — acquiescement muet à ma demande. Elle était debout et elle partit, plus rapide que lorsqu'elle était venue à moi, les hanches plus souples, la démarche plus franche. Elle s'éventait nerveusement à coups d'éventail. On eût dit que son passage à mes côtés lui avait enlevé un peu de l'angoisse qui l'assaillait tout à l'heure, mais qu'il lui avait soufflé une agitation fébrile, une sorte de joie intérieure qu'elle ne pouvait dissimuler. Le phalène noir se métamorphosait en guêpe étourdie. En un instant elle disparut dans la foule.

Je me levai, un peu abasourdi. La bizarre idylle! Car vraiment, bien que la scène que je vous ai contée se fût passée sur une banquette de casino, cela avait été chaste, réservé, hésitant, timide, comme si deux jouvenceaux naïfs s'étaient rencontrés au bord d'une source, en proie au printemps, avaient balbutié des mots vagues en rougissant, et avaient, poussés par les sèves en folie, échangé un baiser furtif, en craignant

l'indiscrétion des arbres, et épouvantés de l'audace de leurs chairs et du vertige que leur suscitaient leurs sens réveillés.

Je sortis bientôt du théâtre. Il faisait doux. Les rues de la petite ville étaient désertes. Je m'éloignai à pas rapides de la fournaise du bal, qui, seul, au milieu des pignons assoupis, jetait des lumières et tapageait.

Je m'enfonçai dans le silence de la nuit. Mes nerfs quémandaient sa fraîcheur et sa paix limpide. J'étais arrivé excité par l'accouchement d'une œuvre : mon aventure produisait sur mon âme l'effet d'un alcool versé sur une flambée. La lune m'inquiétait, semblait fouiller mon âme. Je m'accoudai à la balustrade d'un pont. L'eau du canal charriait, silencieuse, les lumières mobiles du ciel, et se perdait bientôt dans une buée argentine. Les vieilles maisons des quais s'alignaient, magiquement endormies dans la lueur éthérée du nocturne, et le murmure d'une écluse bruissait au fond de ce décor de rêve. Le beffroi se dressait, pareil à un

grand fantôme ; ses pierres frôlées par les rayons avaient des apparences de vieil ivoire et l'on distinguait le cadran, à de fugitifs reflets d'or.

Je continuai ma route. Une sonnerie qu'égrena le carillon m'annonça que minuit approchait. Je gagnai la rue des Récollets, où se trouvait mon atelier, en traversant, parmi des jardins, des ruelles qu'embaumait l'odeur des jacinthes. Car le printemps parfumait la nuit.

Mon atelier était une ancienne chapelle du XVII[e] siècle, interdite à la suite d'un sacrilège qu'un moine y avait commis. Pendant de longues années, elle avait servi d'amphithéâtre à l'école de médecine d'une université jadis fondée en ma ville par un archiduc épris de droit, de botanique et de théologie. On y entrait par une grande porte surmontée d'un fronton fleuri. Ce fronton était, ce soir-là, baigné d'une lumière intense, qui le vêtait d'une vie féerique.

Pour nourrir l'impatience qui me serrait

le cœur de ses griffes, je regardai ces fleurs de pierre ; j'y vis de la rosée, des diamants. Un rubis même parut y briller un instant. Mais des pas résonnèrent dans la ruelle.

Et j'allai au-devant de la dame du bal, qui s'avançait. Machinalement, elle me tendit la main. Elle tremblait, comme la lueur de cette nuit printanière.

— Écoutez, dit-elle d'une voix rauque, parlant rapidement comme si elle avait voulu se hâter de dire les choses qu'elle avait décidé de dire d'emblée, je serai à vous, oui, je serai à vous. Mais jamais, en votre présence, je n'ôterai masque ni gant, et, vous le jurez, vous ne ferez rien pour voir mon visage ! Jamais ! N'est-ce pas ! Jamais !...

Nous entrâmes dans mon atelier. Les hautes fenêtres y versaient des flots d'argent fluide, qui tombaient directement du ciel, aucun pignon n'en arrêtant l'essor. Ma compagne restait, inquiète, à proximité de la porte. Je sentais qu'elle fouillait du regard

tous les coins de cette salle immense où de vieux bahuts encombrés de bibelots se dressaient le long de murailles couvertes de tapisseries d'Audenaerde. Au centre, sur un bloc massif, s'érigeait un groupe en terre glaise. Çà et là des bustes, des statuettes mettaient de fuyantes blancheurs.

Des bûches flambaient dans la grande cheminée. J'aimais, quand je rentrais, la nuit, à trouver des feux clairs à mon âtre. Un large sopha se trouvait devant les chenets.

J'y attirai doucement l'inconnue. Ses lèvres frémissaient pâles d'anxiété, derrière son masque. Ses yeux brillaient comme des diamants sur du velours.

Elle était à côté de moi. Je lui disais je ne sais plus quelles choses folles, tandis que peu à peu, d'une main tremblante, je délaçais son corsage. Elle se laissait faire, non pas avec l'impudeur banale d'une courtisane pressée d'allumer son amant, non, mais avec la résignation effarée d'une vierge en même temps qu'avec la tendresse câline

d'une nouvelle épousée. Le dénouement précipité de cette aventure conservait à la fois la chasteté bizarre et l'audace soudaine de ses débuts. Cependant le dernier voile qui couvrait mon énigmatique travestie fut arraché avec peine. Elle refusait à se montrer comme Ève au ciel ou comme Vénus à sa naissance; elle se leva, s'enfuit, mais ma passion, follement enflammée au contact de ses chairs mi-nues, la vêtit du seul clair de lune, de ses gants noirs, de ses bas et de son masque mystérieux.

Ah! la superbe nudité! Elle portait devant elle, sur deux légères ombres en forme de croissant, deux seins d'une rondeur exquise, comme deux fruits charnus. Salomon eût célébré son ventre d'un blanc d'ivoire et d'une douceur de blé.

Elle était élégante et fine, malgré une certaine robustesse des épaules et des hanches. Ses attaches étaient souples; ses muscles avaient un jeu facile et délié. Sa mantille gisait sur le sol, et ses bandeaux paraissaient

deux ailes de grandes hirondelles, couronnées par un chignon brillant, qui formait avec elles une sorte de casque d'ébène. La cambrure de ses reins était accentuée et la ligne de son corps chantait délicieusement, nimbée d'une lueur lunaire. Elle n'avait pas l'air d'une femme sortie de ses vêtements, mais d'une statue délivrée de sa gaine. Aussi je crus voir une nymphe de Goujon échappée d'une fête de Fontainebleau — où elle avait, en un instant royal, fait resplendir sa beauté nue — et errant dans le parc, à la recherche d'un berger jouant de la flûte dans la nuit. Oh ! je n'oublierai jamais le moment où se dévoila à mes yeux de sculpteur la créature à la grâce forte de belle fille de Renaissance, dont la possession piqua mes sens d'une volupté aiguë et nouvelle ! Non, jamais ! Car elle doubla pour moi l'inconnu de l'amour, agrandit le mystère du baiser. Oui, je goûtai un infernal plaisir à promener mes lèvres sur la gorge — pâle comme le nénuphar et haletante comme le flot — de cette femme,

au visage caché, qui faisait vibrer davantage encore l'éclat de toutes ses chairs par la noirceur de ses gants et de son masque ! Ah ! la cuisante énigme pénétrant tout l'infini de béatitude où je naufrageais ! Ah ! le charme de fruit défendu qu'apportaient cette bouche intangible sous le loup de velours et les flammes des yeux qui disparaissaient, aux pâmoisons, comme des feux follets ! C'était l'intrigue perdurant dans le plus intime épanchement ! C'était la folie du carnaval mêlée à celle de l'amour !

Mais je n'insisterai pas sur ce piment imprévu, qu'une courtisane experte eût pu victorieusement servir à des blasés, mais à la provocante vertu duquel ma compagne n'avait certes pas songé et qu'elle n'avait pas prémédité de mêler à ses caresses. Car celles-ci étaient plutôt tendres, avec une gaucherie décelant une amoureuse peu rouée ; elles eussent fait rouler dans un abîme, non pas de flammes lubriques, mais de lys et de violettes. Mon inconnue me prodiguait en

effet des douceurs apeurées mais profondes; sa voix prenait des accents aimants qui me prouvaient que ce n'était pas un simple caprice, une convoitise charnelle, une curiosité morbide qui l'avaient poussée dans mes bras. Son délire était aussi bien un délire du cœur qu'un délire des sens. Il y avait dans ses souples enroulements, dans les soupirs de sa poitrine gonflée, — oserais-je dire dans la virginité de ses attouchements les plus passionnés? — une sorte de candide et joyeux sentiment de reconnaissance.

Le jour allait montrer son front pâle quand la dame au masque quitta l'atelier. J'eusse voulu la retenir, avec un vague espoir qu'elle me découvrirait son visage, mais elle s'échappa, en me promettant de revenir, à minuit, quinze jours après, avec, encore, son loup noir sur sa figure. Elle partie, le cœur plein de délices, l'âme voluptueusement lasse, je m'assoupis sur le sopha, en regardant s'éteindre les dernières bûches dans la cheminée. La lune tombait

derrière la ville, sa besogne accomplie ; et je m'endormis.

Quand je m'éveillai, un joli soleil de printemps inondait mon atelier. Une fête aérienne se célébrait, subtile et bleue, au-dessus des arbres en fleurs des jardins voisins. J'ouvris ma fenêtre. Là des ormes arrondissaient des dômes d'un vert brûlant et pâle ; ici des lilas parsemaient des lumières violettes. Partout s'espaçaient d'ardents buissons nuptiaux, dont les aromes rendaient l'atmosphère affolante. Des oiseaux chantaient. Les tuiles, d'un rouge onctueux, des tourelles de ma petite ville, brillaient comme des joyaux. Sur le plancher de mon atelier des roses-thé, rares à cette saison, étaient éparpillées. Les coussins du sopha étaient déjetés. Et je me disais :

— Quelle est donc l'inconnue de cette nuit ? Sous quel toit ensoleillé par le matin repose-t-elle à cet instant ? Oui, qui pouvait-elle être ?

Cette question se fixa comme une flèche dans ma cervelle. Et je crus avoir un pres-

sentiment, — un vain pressentiment de fat. Là-bas, de l'autre côté du canal, scintillait le faîte d'un hôtel — faîte qui semblait à la fois le plus riche et le plus vaporeux dans la douce matinée. C'était celui de l'hôtel d'un échevin (car ce que je vous conte se passait au pays des échevins), et ce magistrat avait une fille d'une beauté rare, dont j'avais souvent remarqué le port élégant et la grâce robuste. Pourquoi ce toit rayonnait-il ainsi? Pourquoi se montrait-il plus printanier encore que le printemps lui-même, plus léger que les fleurs, et se confondait-il, pour ainsi dire, avec le ciel éthéré et vibrant de ce dimanche livré aux sons des cloches? Évidemment, c'est qu'il était l'ostensoir d'un cœur rayonnant comme le mien! Et poussé par une hallucination due aux jeux du soleil, je me pris à croire que l'inconnue n'était autre que la fille de l'échevin! Il me sembla qu'elle m'avait regardé parfois avec une attention prolongée, d'un œil brillant.

Et sur ce faîte de toit printanier j'écha-

faudai tout un roman, que je regardai monter dans le ciel. J'imaginais, pour le prochain rendez-vous, des aveux brûlants, le masque arraché, des serments enthousiastes; tout se terminait par un fol enlèvement.

Pendant quinze jours, je m'enfonçai de plus en plus dans cette persuasion. La rêverie d'un réveil enchanteur devenait une certitude. Je trouvais des ressemblances qui ne pouvaient tromper. Je me rappelai que le père de la jeune fille m'avait, sans aucun doute poussé par elle, souvent invité à aller, par ces soirées provinciales, prendre le thé chez lui. Je crus me souvenir qu'un jour, en marchant devant moi dans la rue, elle avait laissé tomber son mouchoir, afin que j'aie un prétexte pour l'aborder, évidemment, et elle portait souvent, au corsage, des roses-thé, qu'elle devait savoir être mes roses préférées.

Douces folies de la vanité! Mirages et illusions! Je vécus quinze jours dans ce roman, y rêvant accoudé le soir à ma fenêtre, au moment où les fleurs exhalent tous leurs

parfums, dans un adieu odorant au soleil, leur amant.

J'allai rendre visite à mes tantes. Ma rancune avait fondu à la belle lueur que je portais en moi. Chez elles, je fus gai et loquace. Victorine était là, dans un coin, le nez sur des chiffons. On ne me parla pas d'elle, mais je fis des allusions à mon aventure, dont je vantai le charme. Mes vieilles parentes, heureuses de me revoir, m'écoutaient souriantes, avec l'air de fort apprécier ce que je leur disais.

Enfin le quinzième jour arriva. A onze heures du soir, on frappa à la porte de mon atelier. La belle au masque réapparut, comme le jour de notre rencontre, et ce fut à nouveau de longues et profondes caresses, des pâmoisons sans fin, des tendresses suaves. Ma compagne m'avait encore dévoilé sa beauté de statue et, avec son masque, quand elle se dressait devant mon foyer, incendiée de ses reflets comme d'une soie ardente et transparente, elle m'évoquait

des splendeurs de courtisane vénitienne.

Elle était, à ce moment, couchée indolemment sur le sopha, sa nudité d'ivoire, aux coins d'ambre, étalant sur le tapis d'Orient d'élégants trésors de chair, où la lueur de la cheminée semblait infuser de l'or. Une lassitude voluptueuse régnait dans ses membres.

C'est alors que, poussé par mes rêveries et par la certitude de connaître l'inconnue, tenté par le diable, en proie à une folle curiosité, à une lâcheté basse — avec un instinct aveugle de criminel enfonçant son couteau dans une gorge — d'un mouvement brusque d'iconoclaste brisant une belle statue du Mystère — sacrilège et infâme, j'arrachai le masque. Je sentis dans mon échine le frisson qu'un voleur doit éprouver au moment où il enfonce le couvercle d'un coffret. Oui, j'accomplis cela en une seconde rapide de vertige, dans une sorte d'inconscience du mal commis, sans presque oser regarder ma main violatrice, encore

chaude et vibrante de la dernière caresse!

Et je vis Victorine, qui bondit, droite, devant moi!

La pauvre!... Par quel miracle de courage et d'astuce était-elle arrivée à triompher de mes mépris! Quelle patience aimante et tenace avait-elle fourni à son ingénieuse machination! Elle avait tenu en son jeu l'atout resplendissant de son beau corps, mais quel mal la miséreuse avait souffert pour le vêtir de ce riche costume, qui avait aidé à me séduire et à me tromper! Quels jours d'angoisse et quelles veillées de labeur! Quelles appréhensions et quelles tortures refoulées au fond de son âme brûlante! Si elle avait éprouvé durant ces semaines de martyre un instant de bonheur à la pensée de voir réussir l'œuvre où elle mettait son cœur et sa chair, cela avait dû lui sembler une sorte de joie de damné! Elle avait dérouté les surveillances de sa famille, elle avait dépisté les médisances de la petite ville, elle avait dû montrer des audaces de courtisane, em-

prunter des allures de grande dame — elle s'était révélée géniale comédienne, — et au lever du masque, dans le paradis amoureusement féerique de l'aventure, je découvrais la petite couturière de mes tantes.

Vous pensez sans doute que la banalité de son visage a fait chavirer sa beauté ?... Ah ! non !... La pauvre fille outragée s'était relevée comme un symbole de la douleur et du courroux ! Ses narines soufflaient du feu, ses joues s'enflammaient, ses yeux, superbement, roulaient de l'or et de la colère, sous les sourcils noirs et épais, qui se rejoignaient sur son front. Sa gorge haletait comme tout à l'heure sous les caresses — maintenant sous le coup de mon infamie ; ses seins droits s'aigrettaient, eût-on dit, d'étincelles électriques, tant était vive sa soudaine nervosité ; son ventre, encore ruisselant de volupté, qu'elle abandonnait tout à l'heure à ma fougue, m'apparaissait peu à peu comme un bouclier blanc. Toutes ses fibres étaient tendues et vibrantes comme

les cordes d'une guitare que le joueur abandonnerait en plein chant. Mais l'indignation de ce corps révolté montait au visage, comme la lueur d'un incendie. Et ce visage était sublime. Au lieu de déparer le corps, il l'éclairait d'une lueur de passion exaspérée et de surhumaine beauté. En effet, les oreilles étaient roses, on ne savait si c'était des folies à peine éteintes de l'amour, ou de l'émoi du masque enlevé. La bouche, encore avide de baisers, encore épanouie par la béatitude, crispée par une amertume subite, laissait comme à regret s'envoler son expression sereine de fleur joyeuse. Au fond de larges yeux noirs agonisaient nos pâmoisons, chantaient encore nos extases, mais s'allumait en même temps un éclair de vengeance.

Tout un drame se passait derrière ce masque de chair surpris dans son mystère. La haine montait violente, attisée par les souffles de la poitrine soulevée, et serrait les belles dents qui venaient de mordre au

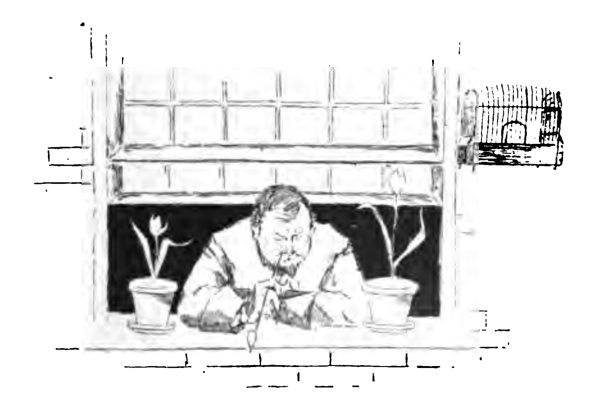
fruit de la volupté. Le mépris d'une femme du peuple, confiante et droite, pour le dandy qui l'avait trahie s'imprimait aux coins des lèvres et des yeux, dans le frémissement des narines. La colère lançait des bouffées de sang, qui éclataient comme des lumières, ou elle suscitait des pâleurs étranges. Mais la pudeur, soudain réveillée, inclinait un peu cette tête pleine de défi, étincelante de rage, et la douleur des espoirs écrasés et des tendresses assassinées faisait couler deux larmes, deux diamants jaillis du cœur, le long des joues furieuses et brûlantes de la maîtresse violentée, de sorte qu'on ne savait pas si le râle de sa gorge était un râle de colère ou un râle d'amour. Ce visage — c'était un champ de bataille où se cognaient des passions aux ailes de feu, des passions aux ailes d'ébène, des passions aux ailes d'or. C'était un ciel où couraient des nuées noires, où roulait le tonnerre, où glissaient des azurs d'avril, où fuyaient des rayons de soleil, brisés. L'épouvante y luttait avec la

joie, la rage y terrassait le bonheur. Et le corps de Victorine — si merveilleux qu'il fût — ne semblait en cet instant que la lampe contenant l'huile de vie nécessaire à l'éclat de son visage magnifié. »



LA FORTUNE
DE PIETER DE DELFT





A Félicien Rops.

Ce matin-là Pieter eut beaucoup de peine à ouvrir les yeux. Il se sentait la gorge brûlante, comme s'il avait eu un réchaud dans l'estomac, et ses paupières étaient de plomb ; son palais était sec ; ses mains brûlaient, fiévreuses.

— Oh! se disait-il, j'ai encore trop bu de liqueur de Schiedam, hier soir, au cabaret des *Trois Plats d'or !*

Et il avait soif encore — mais d'eau lim-

pide. Il rêva qu'il était couché dans un ruisseau clair et que l'onde, avec des frissellis, passait dans son gosier, dont elle éteignait l'incendie. Ce rafraîchissement lui parut délicieux comme s'il fût monté au ciel. Mais le songe s'évanouit bientôt ; car le crâne de Pieter lui faisait vraiment trop mal ; une barre pesait sur son front ; un casque de fer enserrait sa tête.

Il étendit un bras, et sa main rencontra, sous les couvertures, le sein de sa femme Siska, qui était pelotonnée près de lui, dans la chaleur de ses chairs assoupies.

— Tu es encore rentré dans un bel état hier soir ! cria la commère. Tu te cognais aux murs comme un hibou ! Ingrat pochard !

Je t'avais préparé un bon souper et tu n'es pas rentré ! Faites donc de la nourriture succulente comme celle des anges à ces hommes qui restent au cabaret, la lippe dans les cruches ! Tu devrais rougir jusqu'au cul !

Pieter ne souffla mot, fit mine de dormir

encore. Mais les paroles de sa femme, qui avait le verbe haut, résonnaient dans sa tête vide comme des coups de marteau.

Il leva les paupières.

Un clair soleil inondait sa chambre, un soleil d'une inconcevable pureté, d'autant plus brillant que le ciel avait été noir pendant une longue semaine et que la neige tombée reflétait les rayons. Une fine poussière d'or planait autour des meubles.

La couverture du lit, d'une nuance d'orange mêlée de tons de sang, modelait, dans l'alcôve, les corps de Pieter et de Siska.

Comme Pieter avait un œil de coloriste, cette couverture le distraya des méchantes humeurs de sa femme. Son regard s'amusa aux jeux de la lumière dans les laines, puis fut appelé par son béret d'un velours argentin, qu'il avait laissé sur le sol, en rentrant ivre la veille et qui préparait, avec sa veste d'un rouge pisseux, aux manches négligemment retroussées, au collet encore relevé, un ragoût savoureux de couleur. La lanterne

que le patron des *Trois Plats d'or* avait allumée lui-même, la veille, la main de Pieter étant trop tremblante, était posée sur une table, son cuivre brillant comme du feu. Pieter avait oublié d'en éteindre la chandelle, et la mèche, en se consumant dans le suif, avait graissé d'une buée fumeuse les vitres de la lanterne.

— Si ce pilier de taverne de Dirck ne m'avait entraîné à boire, quelle belle étude je brosserais ce matin! se dit Pieter.

Et il regretta de ne pas avoir l'esprit frais, afin de pouvoir se pavoiser la cervelle de ces douces flammes de couleur. Il se serait levé pour travailler dans la chaude intimité de sa demeure. Car fera-t-il bon chez lui, quand Siska aura fait flamber une bûche dans l'âtre! Là-bas, son chevalet se dresse, avec une toile sur laquelle grimace une kermesse ébauchée où des manants grouillent comme des grenouilles dans une mare. Son appui-main et ses pinceaux sont déposés sur un escabeau, et voilà l'établi où

son élève, le fils du voisin Cats, vient broyer les couleurs. Pour que le jour soit propice aux beaux tons, le rideau de toile est levé devant la fenêtre aux petits carreaux plombés et il est attaché par deux coins aux solives du plafond, auxquelles pendent des tranches de lard qui s'enfument, un chapelet de saucisses et un panier à volailles. Et, par la fenêtre, Pieter voit un ciel bleu — oh! d'un bleu à faire rêver des chérubins, — et le sommet des arbres de son jardin, dépouillés par l'hiver. La belle fenêtre! On dirait, aplanies par de gros rayons d'or — comme de la pâte à tarte sous un rouleau — les aigues-marines de l'échoppe du juif Isaac Isaksz, à Amsterdam.

Mais Siska arracha Pieter à sa rêverie.

— Lève-toi donc! dit-elle. Voilà deux heures qu'on a sonné pour la première messe! Tu as l'air d'un dindon gavé! Si les gens nous voyaient encore sur la paillasse! Et c'est dimanche! Il est vrai que cela t'importe peu, baril de Schiedam!

Et pour montrer l'exemple de la vigilance, la gaillarde se mit sur son séant, les bouts de ses seins débordant de son linge de nuit, comme les boutons gonflés de belles fleurs de chair, dans la blancheur de la gorge grassouillette. Puis, debout, les mollets nus, la chemise serrée sur les cuisses, elle enjamba son mari, pour sauter dans la chambre, avec un frisson que le froid soudain ressenti imprima à ses épaules.

— Lève-toi donc! cria-t-elle encore, en se passant une jupe et un corsage.

Puis elle se dirigea vers le berceau des enfants, qui était placé sur le sol et ressemblait à un canot douillettement calfeutré. Deux garçons aux tignasses blondes y sommeillaient, le nez plongé dans de doux rêves comme au-dessus d'un pot de miel.

Au bruit que faisait leur mère en mettant ses sabots, ils se réveillèrent — et l'un d'eux se prit à geindre.

— Vas-tu te taire, Adriaan! s'écria Siska,

ou je te ferai tomber des verges par la cheminée, à la Saint-Nicolas!

Le gamin se tut.

Des fagots étaient préparés près de la cheminée, à côté de quelques bûches. Siska les jeta dans l'âtre, fit flamber le feu, qui grinça, ronfla et pétilla. Puis elle accrocha à la crémaillère une casserole, y versa du lait qui se trouvait près de la porte, dans un pot de terre couvert d'une écuelle, et, la jupe repliée entre les jambes, — elle plongea dans le liquide crémeux une cuiller en bois et le remua lentement.

Cependant Pieter s'était décidé à se lever. Il se frotta les yeux, assis au bord du lit, bâillant, la langue épaisse; puis il prit un vase d'étain, déjà mi-rempli, et, d'un jet jaune comme l'ambre, il le fit presque déborder. Alors il se passa ses chausses, sa culotte, sa veste, s'ajusta une collerette blanche, après s'être débarbouillé la frimousse à une cuvette, avec des soupirs qui témoignaient de sa satisfaction à sentir la fraîcheur de l'eau.

— As-tu l'air fade et délabré! disait Siska. Je comprends que les filles hésitent à se marier, quand on voit chez les hommes de pareilles ivrogneries!

— Eh! eh! dit Pieter, la fille est parfois obligée d'épouser, et bien heureuse de le faire!

Et il se vengea des sarcasmes de sa femme en faisant une grimace qui avouait de lestes drôleries au sujet de la douteuse chasteté de leurs fiançailles.

Siska n'insista pas. Les enfants réveillés voulaient se lever.

— Attendez! Attendez! leur dit-elle. Êtes-vous pressés! Avez-vous donc mouillé vos draps?

Mais Titus, l'aîné, était déjà debout, dans sa robe de laine, et le second, Adriaan, tentait de sortir du berceau, les fesses à l'air, un bout de chemise légèrement embrené battant la roseur frileuse de son cul de chérubin.

La salle commençait à se chauffer. Pieter

ouvrit un buffet, prit du pain, s'en coupa une tranche, et alla, dans l'escalier de la cave, lever le couvercle d'un tonneau de harengs et prendre entre ses doigts un poisson fumé.

— Déjeuner de soiffard! s'écria Siska.

Quelques études de peinture étaient pendues au mur : un canal avec un moulin dans le fond ; une esquisse d'après Siska, avec sa chemise relevée jusqu'au nombril, ses charmes chaudement brunis de sépia ; un croquis d'enfant, pour lequel Adriaan avait posé dans son panier à roulettes ; une vue de Delft, très poussée, les briques rouges des ruelles mouillées d'une humidité diamantine.

Tout en dévorant son hareng, Pieter regardait ces études, clignant de l'œil, et projetant, au fond de sa cervelle pourtant si délabrée ce lendemain d'ivresse, des tableaux croustillants, qui se vendraient, comme des gâteaux dorés chez le boulanger, dans la boutique du grand marchand Cuppérus, de Rotterdam.

Car Pieter, au fond de lui-même, rêvait de voir un jour Siska porter un collier d'or et se vêtir d'un corsage de velours à crevés de mousseline et d'une jupe de satin. Il s'assiérait avec elle, dans un beau salon où serait appendu un miroir de Venise, devant une table servie de pâtés à formes de faisans, et ils boiraient du vin pétillant en de longs verres en cristal de Bohême. Le jour des Roys, ce serait fête chez eux. On godaillerait, on chanterait. Il y aurait, près de la cheminée, une belle perruche dans une grande cage. Adriaan et Titus joueraient de la flûte au dessert, au moment où on enlèverait les jambons entamés et les carcasses des canards et des dindes. Une douce ivresse secouerait les chairs, ouvrirait les cœurs, réveillerait les langues et les gosiers. On célébrerait aussi saint Nicolas, le Noël, et, au printemps, le dimanche de Pâques, à la saison où s'épanouiraient toutes les tulipes dans les jardins. Et, comme Pieter serait très opulent, quand il irait à Amsterdam rendre visite au

bourgmestre, qui lui aurait commandé son portrait, ou assister à un banquet de la gilde de Saint-Luc, il ne manquerait, sans que Siska le sache, de culbuter dans son lit de soie, pour quelques sonores écus, la succulente Élisabeth Bonus, qui ne dégrafe sa ceinture d'or que pour les riches, ou la célèbre Samarita, dont des armateurs lui avaient vanté un jour la fermeté du téton, la dureté des cuisses et l'affriolante science amoureuse.

Mais pour arriver à ces félicités suprêmes, il fallait de la renommée, du travail, et — — hélas ! peu de soirées passées à vider de jolis verres à forme d'œillets, au cabaret des *Trois Plats d'or !*

En attendant ces glorieux avenirs, Pieter alla chauffer à l'âtre ses fesses, que les belles flammes semblaient vouloir lécher, de leur langues ardentes et bavardes.

Siska avait habillé les marmots, dans leur toilette de dimanche. Titus portait, sur son chapeau, une grande plume, qui se courbait et planait au-dessus de son épaule droite.

Adriaan avait une large collerette, à forme d'étoile, que trouait sa tête étourdie, et il suçait du sucre d'orge. Pieter, cependant, n'était pas rasséréné, et sur son front pesait encore le poids d'une ivresse pourtant évaporée. Par moments, il lui semblait que sa maison tournait dans le vide, que le sol se dérobait. Il se sentait la gorge aride, encore, et il regardait, par la fenêtre, le ciel bleu, aspirant au grand air et aux ravigotantes citronnées que prépare, aux estomacs délabrés par l'orgie, Nelle, la patronne des *Trois Plats d'or*.

Siska, maintenant, rangeait la vaisselle sur les dressoirs. C'étaient de belles assiettes, immaculées, radieuses comme de grandes hosties vernies ; une soupière au ventre blanc et dodu comme une poitrine de cygne; des saucières candides; des plats plus clairs que la lune. La lueur des bûches chauffait cette faïence de tons d'or fondu qui tremblaient et miroitaient, à côté d'un grand tulipier, blanc aussi.

Pieter aimait ces poteries, qui évoquaient pour lui d'hilares repas familiaux où l'on servait des gaufres chaudes : attiré par les cris, un bouvier arrivait sous la fenêtre ouverte, jouer de la cornemuse ; et les enfants riaient aux friandises et au soleil de l'après-midi.

Tout en alignant les plats et les assiettes qui faisaient rêver son mari, Siska fredonnait un refrain.

— Bon, l'orage est passé ! se dit Pieter et il risqua :

— J'ai quelques commissions à aller faire à Delft. Il me faut un nouveau pinceau pour le portrait de Kobe.

— Ta ! ta ! ta ! fit Siska. Ce qu'il te faut, c'est de la liqueur des *Trois Plats d'or !*

Puis, comme elle était très indulgente, elle ajouta :

— Eh bien ! vas-y ! Mais auparavant, donne à manger aux poules !

La grande salle, où s'accomplissait ce lever d'un bon artiste néerlandais et de sa

famille, servait de chambre à coucher et à manger, d'atelier et de cuisine. Il semblait que la fumée des harengs saurs grillés prodiguait une patine à la peinture de Pieter, que ses natures mortes clouées aux murs aiguisaient l'appétit des siens et que les nudités de ses toiles étaient destinées à activer les joies de son alcôve. Tout s'harmonisait en une chaude intimité, dont la cheminée flambante formait le cœur et l'âme. Aussi n'était-on pas étonné de voir, chaque matin, les poules, familières, venir picorer jusque sous les chaises les miettes des déjeuners et souiller d'un croupion sans vergogne les dalles mal rajustées du sol.

Pieter prit un tamis, qui était dans un coin, y plongea la main et éparpilla des graines sur lesquelles les poules et un coq se précipitèrent en criaillant. Puis il mit un haut chapeau de feutre, dont il ne se servait que le dimanche, et il sortit de chez lui.

— Rentre à l'heure pour le repas ! cria Siska.

— Oui ! oui ! fut-il répondu.

Pieter était hors de chez lui.

O la pureté du ciel ! L'air est clair comme le cristal ! Au fond de l'horizon pétille de l'or et de l'argent. Une ivresse vibrante monte au zénith, de l'infinie blancheur des plaines.

La loyale froidure verse à Pieter sa vigueur. Il lui semble qu'on a récuré son âme jusqu'au fond. Il aspire avec bonheur l'émanation piquante du gel. Sa poitrine se dilate ; son cerveau se rafraîchit ; ses yeux, d'abord éblouis et grevés d'une larme, aussitôt essuyée, s'habituent vite à la splendeur de ce dimanche nuptial.

Là-bas, voilà Delft. Les escarpes des murailles paraissent, aujourd'hui, plaquées d'un marbre éclatant, sur lequel traînent les ombres bleues et pâles des tourelles, et les deux hauts clochers se dressent comme d'immenses aigrettes féeriques dans la fierté immaculée du lucide hiver.

Les saules et les peupliers s'argentent et sur la nervosité de leurs branches dépouillées, ils soutiennent des tresses de flocons, des couronnes de givre, tels que d'élégants squelettes parés pour une fête éthérée. Ils processionnent pâlement le long des routes et des canaux, et font parfois songer, dans l'azur éclatant, aux fleurs du printemps.

Le clocher du village tintait et des moineaux fuyaient les abat-sons pour des jeux pépiants dans l'ouate des gouttières. Les gens des environs se rendaient à la messe. Les maisonnettes souriaient sous leurs capuchons, réjouies par le beau temps.

Et Pieter, comme d'habitude, se rendit au cabaret des *Trois Plats d'or*.

C'était le cabaret le plus riche de la région. On y entrait par un corridor dallé de blanc et de noir, et ses deux grandes fenêtres donnaient sur le canal. Aux murailles paradaient trois tableaux encadrés d'or, que Pieter avait cédés, aux lendemains de régalades trop coûteuses, qui l'avaient

surpris à des moments de débine. Dans le fond, un escalier à claire-voie, flanqué au mur même de la salle, conduisait aux chambres à coucher de l'étage. Une servante y montait.

Près de la fenêtre, dans une cage en faïence, aussi brillante que la neige, attachée au plafond, chantait un serin jaune, et plus loin, près de la cheminée, se balançait un grand anneau où perchait un perroquet vert.

Comme c'était dimanche, le cabaret était déjà rempli de monde. Autour d'une table à jeu, couverte d'un tapis d'Orient, évoluaient bruyamment trois jeunes gaillards qui, leur pipe déposée, jouaient au trictrac. Le gros Lamme, un voisin à trogne enluminée, toujours occupé à s'emplir la panse de bière, les regardait, le gilet ouvert, balançant légèrement, de sa main dodue, une chopine dont le fond posait sur sa large cuisse. Agenouillée devant la cheminée, la petite servante Wantje faisait frire des

huîtres sur un gril et versait, à chacune d'elles, avec des précautions, une goutte de liqueur, tandis que plus loin, mi-couché sur un banc de bois, Flip, le valet de l'auberge, ouvrait les écailles, le front plissé. C'était le déjeuner qu'on préparait à une voyageuse, jolie, des boucles en perles à ses oreilles, et blonde comme les filles de Haarlem. Elle attendait, les cils baissés sur ses joues roses, devant une table ronde où brillaient des citrons coupés sur un grand plat d'argent.

La plantureuse Nelle circulait au milieu de ces gens, les lèvres fraîches, les pommettes d'un rouge de pomme d'api sous son béguin blanc, aux ailes retroussées. Son corsage vermillon enserrait ses tétons, pareils à deux belles grenades de chair prêtes à éclater, et elle affichait toujours cet air luron qui avait un jour autorisé Dirck à lui présenter, au milieu de l'hilarité des clients, tandis qu'il poussait la langue d'un air grotesque et que son œil brillait de lubricité, deux oignons

et un hareng, offre symbolique et galante.

Pieter fit un léger salut, au seuil de la porte ; il alla près de l'âtre, où des flammes pavoisaient les bûches de clairs drapeaux, et il se chauffa les doigts. Puis il s'assit, comme d'habitude, près de la fenêtre, sous une grande cithare pendue à la muraille, à côté d'une horloge à cadran damasquiné, dont la mécanique grinçait, et qui semblait habitée par l'âme d'un vieux buveur.

Flip interrompit sa besogne pour lui servir de la liqueur mêlée, dans un gobelet, à de l'eau citronnée, et, rêveur, Pieter regarda par la fenêtre le ciel, les toits des maisons, et la vieille tour de l'église dont le cadran, ce matin, avait l'air d'un visage de grand'-mère entouré d'un bonnet à plissés.

C'était sa place favorite. De là, il voyait tout le canal. Les grands arbres qui bordaient le bief dressaient, sur la neige et le ciel, des troncs d'argent et d'écorces vert pâle. Des patineurs arrivaient et se multipliaient en foule joyeuse. Ils venaient de Delft, en droite

ligne, emmitouflés, la figure rose, quelques-uns dans des traîneaux bariolés. De l'autre côté, sur un pont en forme de dos d'âne, passaient de temps en temps un lourd carrosse seigneurial, une charrette de rustre ou quelque cavalier.

Tous ces gens paraissaient participer à la fête blanche de l'hiver. Une gaieté piquante les émoustillait. La froidure leur était guillerette. L'air de leur âme semblait aussi clair que le ciel.

Mais tout à coup un long gaillard, qui venait d'entrer, se dressa devant Pieter d'un air comique. Il avait, sur ses cuisses, maigres comme des perches à houblon, des hauts de chausse menaçant de tomber, et il portait de travers, sur une tignasse mal peignée, un chapeau de feutre plein de bosses, et dans le cordon duquel il avait glissé une courte pipe de terre. Son œil de singe riait dans sa figure négligemment rasée et terminée par une barbiche de satyre. Son nez pointu semblait une niche à mauvaises farces et sa

bouche, dont les coins s'allongeaient avec élasticité dans ses joues parcheminées, ricanait et se contorsionnait.

Pieter sursauta et s'écria :

— Ah ! Dirck ! Eh bien, tu m'as mis en rude ribote hier soir !

Dirck était l'ami de Pieter et formait avec lui un contraste caractérisé. Pieter, en effet, portait un léger embonpoint, et sa tenue apparaissait proprette : son teint s'enjolivait de rose, frais et fleuri ; son œil humide, d'un bleu tendre pailleté de reflets d'or (un œil de vrai peintre), loin de briller d'éclairs narquois comme les prunelles brunes de son camarade, roulait, au contraire, dans de doux rêves, béat et sourieur, avec l'air, parfois, de regarder voler dans le vide de beaux moucherons ensoleillés. Siska n'aimait pas Dirck, qui était ivrogne, paillard et paresseux et qui poussait son mari à la débauche. Pieter promettait à sa femme, après chaque bamboche, de ne plus revoir le complice de ses ivrogneries, mais ce grand décharné

avait sur le peintre dodu l'influence dominatrice des maigres sur les gras. Et Siska eût bien dit, comme Julius César à Antonius, quand il parlait de Cassius : « Que nous ayions toujours autour de nous des hommes charnus et frais, de ces hommes au teint fleuri, qui dorment les nuits. Ce Dirck a un visage hâve et décharné. De tels hommes sont dangereux. Je lui voudrais plus d'embonpoint. »

— Tu as mal aux cheveux, ricana Dirck.

— Oui, dit Pieter dolent et fâché. Je n'ai pas, comme toi, un estomac d'autruche au milieu de mes côtes et un fond de casserole en guise de crâne !

— Tu es complimenteur ce matin ! Mais baille-moi donc le florin que tu me dois encore pour notre dernière partie de cartes !

Pieter, bien qu'il ne se rappelât pas au juste ce qu'il avait perdu au jeu, n'osa refuser ce florin, qu'il prit au fond de son gousset.

Le gagnant fit sauter trois fois la pièce jusqu'au plafond et s'écria :

— Flip ! un cruchon de bière ! Deux cruchons de bière ! Le matin, c'ést délectable ! Cela vous rince les tripes et active leur dégraissement journalier !

Il dit cela sans s'inquiéter de la blonde voyageuse, qui maintenant dégustait les huîtres, dont elle relevait d'une goutte de citron le jus salin et dont elle approchait délicatement les écailles nacrées et appétissantes de ses lèvres.

— Tais-toi ! murmura Pieter, gêné.

— Pour qui? hurla l'autre. C'est toi que j'incommode?

Pieter haussa les épaules. Il eût, à ce moment, envoyé son compagnon au diable, mais il n'osait, faible devant ce drôle qui lui fermait la bouche d'un de ses regards pointus. Il rageait intérieurement. Dirck l'avait arraché à la belle songerie où il se laissait glisser, devant le paysage de neige, comme un traîneau lâché dans la plaine.

Puis, tandis que Flip apportait un broc écumant à Dirck, Pieter demanda un carafon de liqueur, afin de se réveiller complètement la cervelle et se lancer tout à fait dans sa bonne rêvasserie..

— Les lendemains d'orgie, fit observer malicieusement Dirck, il est bon de verser dans son corps délabré une flamme du feu des liqueurs!

Pieter ne fit pas attention à ce que son compagnon disait.

C'est que les couleurs, sur fond de neige, prenaient un si bel accent! Les rouges se saupoudraient de poussière de rubis, brillaient comme du sang frais d'agneau, arboraient des orgueils de coquelicots à la rosée. Les bleus s'enrichissaient de reflets de saphirs, empruntaient les nuances profondes des mers levantines, et les jaunes s'orangeaient comme s'ils eussent éclaté en plein Orient. Des verts faisaient songer à l'été par un sourire soudain de pré, par le rappel d'une plante éclairée au soleil de juillet;

des bruns se chauffaient d'or et offraient comme des lambeaux d'automnes prodigieux, et les noirs eux-mêmes contractaient de rares opulences.

Tous les tons se fortifiaient de rutilences de gemmes écrasées. Et dès lors tous les personnages qui circulaient devenaient magnifiques. Ils devaient, certes, la richesse de leurs habits, non pas à leur tailleur, mais à la neige, à ses reflets, au cadre cristallin dont elle les entourait, à ses effluves de candide lumière, à sa virginale pureté. Elle les empoétisait d'une somptuosité de couleurs et les faisait participer au concert de flûtes nuptiales qu'organisaient les rayons du soleil en s'épandant sur elle. Elle offrait au jour de féeriques miroirs, dont les flammes, au lieu d'être aveuglantes, se montraient d'une transparence savoureuse et d'une douceur lucide. Elle buvait le ciel et gardait, de cette orgie angélique, une ivresse joyeuse et chaste.

Aussi voyait-on des rustres passer dans

le pays comme s'ils avaient traversé une fête royale, pleine d'éclat. Un manteau de patineur, soulevé par la rapidité des glissades, s'enflait comme une riche bannière. Une croupe de cheval blanc prenait des tons laiteux d'ivoire jauni ; un châle de paysanne paraissait frotté d'ambre. Plus loin, un aristocratique traîneau dressait, comme des tomates ou des grenades, ses pompons et ses glands écarlates, tandis que ses grelots sonnaient gaiement en la divine matinée.

Toutes ces belles couleurs, Pieter les buvait de l'œil, en même temps que son gosier se chauffait aux préparations épicées des liqueurs.

— Il y a des instants, se disait-il, où il fait bon de vivre et où il importe de remercier Dieu de vous avoir doté d'un œil sympathique aux belles choses de la nature !

Et, avec l'onction d'un prêtre apprêtant pour le sacrifice un objet du culte, Pieter alla prendre au râtelier sa longue pipe de Gouda et il la bourra lentement de tabac

noir. Puis il l'approcha d'un réchaud de cuivre, et il se rassit, en lançant de grandes bouffées. C'était sans doute sa façon, à lui, de rendre grâce au Seigneur, qui l'avait fait si bel artiste. Et il se replongea dans sa rêverie.

Mais Dirck, qui était le diable même, ne le laissa pas à sa muette adoration. Il s'approcha du peintre contemplatif, qui humait, silencieux, quelques gorgées de liqueur, et, le tapant sur la cuisse, comme pour prendre possession de lui, il dit en ricanant :

— Tu bois encore, Pieter ! Tu bois ! Et des choses fortes, à vous faire sauter la tête, comme un baril de poudre qu'on flanquerait brûlant au cul d'une frégate pour l'émietter et la rendre à Neptune ! Prends-y garde, mon ami, prends-y garde ! J'ai rêvé cette nuit que je buvais en ta compagnie ; nous vidions de grandes chopines et nos gosiers toujours enflés et engouffrant, sous nos têtes levées, étaient pareils aux gosiers des grenouilles qui boivent du soleil ! Tout à coup, du fond

de ton broc vide sortit un petit squelette armé d'une faux, un beau petit squelette, qui n'avait plus de chairs, mais seulement des yeux. Des yeux couleur de ver de terre et qui faisaient frissonner ! La faux était aiguë et brillante. Le petit squelette dansa sur la table, comme une bohémienne. Puis il te sauta à la gorge et te la coupa. Par la plaie tu rendis l'âme, de la bière et du sang ! Prends-y garde, ami ! C'est un avertissement du ciel ! Tu mourras des suites de ton ivrognerie ! Eh ! eh ! La mort est la sœur de la débauche ! L'apoplexie, la rouge apoplexie qui vous fait faire des grimaces comme si elle tirait les fibres de vos lèvres de sa main rouge et qui vous éteint comme un courant d'air escamote la flamme d'une chandelle, guette le buveur copieux à tous les coins de ses lourds sommeils. Les rixes que suscitent l'ivresse, font se jeter des pots à la tête, et l'on crève sous une table, au milieu de cartes souillées, le crâne brisé, — quand, titubant nuitamment par la ville, on ne s'est

pas noyé, dernière beuverie! au fond d'un canal!

Pieter regardait Dirck de travers. Décidément cet escogriffe se moquait de lui. C'était bien Dirck qui poussait toujours les autres à vider les hanaps par dizaines et à rendre les bouteilles, après leur dernier glouglou, aussi méprisables que des cadavres. Oui, c'était lui, l'endiablé entonneur dont l'esprit eût vogué, lucide encore, sur toute une mer de vin, qui proférait pareille morale! Pieter eut envie de se fâcher, mais sa colère fut désarçonnée par la proposition soudaine de son audacieux compagnon :

— Aussi ne bois plus et viens ! Je m'invite à dîner chez toi. Il est midi.

Pieter avait ramassé tout son courage et allait hurler :

— Non ! C'est fini !

Mais il y avait au fond de l'œil de Dirck une lueur si démoniaque qu'il trembla de peur et que, malgré la rage qu'éprouverait Siska à cette visite imprévue, il n'osa prier

Dirck d'aller prendre son repas ailleurs.

— Paye ! dit Dirck.

Pieter régla le compte et ils partirent. Le ciel était toujours bleu, la neige toujours immaculée. L'angélus tinta gaiment au clocher de l'église. Les gens regagnaient leurs demeures — beaucoup avec des patins pendus au dos — pour prendre leur repas. Les cheminées fumaient doucement dans l'hiver.

Les deux amis, l'un goguenard, l'autre mi-assombri, arrivèrent bientôt à la maison de Pieter. Celui-ci hésitait à frapper à sa porte, dans la crainte des mines aigres qu'allait faire Siska.

— Tu le sais, Dirck, insinua-t-il, tu n'auras pas bonne chère, et mon cellier est pauvre en vins.

— Qu'importe ! répliqua Dirck. On ne va pas chez ses amis pour s'emplir la panse !

Et hardiment il leva le loquet.

Dans la grande salle où Pieter s'était levé le matin, la tête lourde et la vessie gonflée, on sentait maintenant le lard et les saucisses

mijotant dans une purée de choux. Les flammes, dans l'âtre, semblaient, gourmandes, convoiter les grasses étuvées qu'elles avaient pour mission de cuire à point. Siska venait de poser un gril au-dessus du feu, et elle tenait en mains trois harengs saurs, avec de belles laitances rosâtres au milieu du bronze argentin de leurs écailles.

Sur la table, couverte d'une nappe, posaient quatre couverts et des plats en faïence blanche, ce qui était de nature à réjouir à la fois l'œil et l'estomac ; et un grand cruchon de grès s'érigeait entre les assiettes, à portée de la main du maître de la maison.

Siska fit une triste figure à la vue de Dirck, mais Adriaan et Titus gambadèrent de joie, parce que personne, comme Dirck, ne savait construire, dans de vieux sabots, des petits bateaux qui voguaient sur la mare de la ferme voisine — et parce que le drôle remportait toujours le prix des arbalétriers à la gilde du Grand Serment. Lui seul, d'ailleurs, fabriquait ingénieusement de mignons mou-

lins qu'on mettait tourner au-dessus de la haie, quand il faisait du vent, et il sifflait de façon à imiter le rossignol et tous les oiseaux.

Siska plaça sur la nappe un couvert en plus, témoignant toutefois une mauvaise humeur que Dirck fit semblant de ne pas remarquer. Elle avait mis, comme c'était dimanche, un béguin ourlé de dentelles et un corsage de velours d'un rouge orangé qui flattait son teint fleuri. Depuis le matin, elle avait, malgré l'office auquel elle se faisait un devoir d'assister, récuré tous ses cuivres qui miroitaient, les dalles de son sol qui étaient propres comme une âme de pécheur après l'absolution, ses faïences qui luisaient d'une nette blancheur. En outre, elle avait particulièrement soigné sa toilette et celle de ses enfants, qui étaient fiers de leurs collerettes et de leurs souliers à boucles.

Siska avait donc été navrée de voir entrer Dirck. Mais comme, au fond, elle avait

l'âme bonne, et que la réussite particulière de ses fricots la rendait contente, elle chassa vite de son visage les traces de mécontentement, et joyeusement servit le repas.

On se mit à table.

— Je vois que vous venez de tuer votre porc ! dit Dirck. Son âme plane encore dans les mets; sa solide amitié perdue après sa mort dans la saveur des lards, dans la graisse des saucisses et sa bonté suprême embaume encore les choux! Aussi accompagnons sa descente dans le tombeau de nos estomacs de quelques libations. Soyez pleins de respect pour ses cendres parfumées, arrosons ses restes généreux. Comme les anciens, octroyons du vin à ses mânes !

Dirck était un péroreur. Il débitait toutes ces calembredaines l'œil allumé, avec de grands gestes, sans pour cela oublier de faire manœuvrer ses mâchoires ou de lever le coude pour vider sa pinte. Siska l'écoutait d'une oreille distraite, préoccupée de servir

le repas, mais les enfants semblaient émerveillés.

Quant à Pieter, il était ailleurs, absolument, dans les beaux rêves de peintre que lui avait suscités la nuptiale matinée. Sa rétine restait encore éblouie, et ses prunelles prolongeaient leur fête. Il prenait pourtant un plaisir goulu à sentir les moelleuses purées consolider les creux de sa poitrine et l'incendier peu à peu d'une béate chaleur. Il engouffrait, sans trop parler, des tranches de jambon, tendres comme de la crème et roses comme des joues de pucelles, des bouts de saucissons noyés de beurre fondu, des cuillerées de choux poivrés à point. Mais cette rustique et vaillante mangeaille ne l'empêchait pas de songer toujours aux exquises réjouissances du paysage hivernal; au contraire, celles-ci lui paraissaient plus seigneuriales, comme si les mets juteux, cuisinés par son épouse, avaient été, pour les fleurs de son idéal, un engrais propice et fort.

Et alors, tandis que Dirck racontait aux enfants une histoire de carnaval grouillante de masques burlesques qu'il imitait par de souples jeux de physionomie, Pieter muet, et les regards portés comme par des cigognes d'or, subit une hallucination si étrange qu'il crut voir des tulipes, des violettes et des narcisses s'épanouir à fleur de neige.

Toutes les gammes qui l'avaient ravi pendant la matinée, les rouges exaltés, les jaunes glorieux de trésor, les verts frais comme le sang des plantes, les bleus de pierre précieuse, les orangés, les roses, les bruns et les vermillons se prirent à fleurir le long des faïences et à les décorer de tons éclatants. Quand il eut avalé sa portion de choux, il lui sembla trouver, au fond de son assiette, un rossignol naïf et écarlate. Au flanc de la soupière vibra un feu d'artifice de pétales de renoncules, et les brocs s'ornèrent de puissants tournesols. Les nuances cueillies par le regard de Pieter sur

l'hermine du paysage se précisaient en flore fantaisiste sur le fond, lilial aussi, du service et des poteries. Certainement qu'on pourrait, au ventre des cruchons, peindre de belles dentelles d'azur, au fond des plats des cerfs blonds bondissant et même des épisodes de la Bible, pour les jours de grande fête. Des scènes de jardinage feraient la joie des tulipiers, et l'on enjoliverait de liserons la cage en faïence du serin, au cabaret des *Trois plats d'or*, tandis qu'au cœur des grands vases de la cheminée tourneraient des moulins à vent aux tons profonds d'émail, ou cingleraient des voiles de barques vers les maisonnettes aux toits jaunes d'une rive néerlandaise; et paîtraient des vaches bleues, sous la garde d'un bouvier, tout le long d'un étang empli de nénuphars et bordé de roseaux pointus.

Et c'est donc au cours de cette matinée et de ce rustique repas que fut inventée ainsi, dans la béatitude de l'esprit et le savoureux fumet de truculentes mangeailles, grâce à la

neige, la peinture sur faïence qui fit la renommée de Delft, et la fortune de Pieter. Le bon artiste put, comme il l'avait toujours ardemment souhaité, acheter à Siska des boucles d'oreilles plus grandes que celles des odalisques qui étaient un jour venues à Amsterdam danser sur des tapis d'Orient, et il alla, souventes fois, en cachette, jouir des charmes de la célèbre Samarita, la plus savante des courtisanes, à laquelle il donna un bracelet orné de saphirs.

Des experts me diront certainement que ce n'est pas ainsi que fut découverte la faïence de Delft et la critique professorale me traitera d'écrivain frivole. Peu me chault ! C'est la façon que j'ai imaginée, un jour d'hiver que j'avais bu, à Rotterdam, du vrai *bitter* de Wynand Focking, et que je regrettais le beau temps de Jan Steen, en regardant tourner les ailes solennelles des grands moulins à vent.





LA SAINTE-ANNE
DE PLOUBAZLANEC

A Clairette.

Nulle part la mer et la terre ne communient comme aux bords de la Bretagne, qui, formant un gigantesque promontoire, coupe les lames de la Manche et de l'océan Atlantique de l'éboulis de ses récifs, de ses îles de granit et de ses caps, dont les fronts sont pareils à des murs de forteresse.

Les vagues collent au pied des falaises leurs eaux comme des lèvres ardentes, et leurs écumes s'allument et se tordent comme des flammes blanches sur les rochers. Aux jours d'apaisement, avec des voluptés lentes de courtisanes, elles prodiguent des câlineries savantes aux brisants, qui, depuis des siècles, tremblent au bord du continent.

La mer, en ces régions, pénètre dans les terres par des golfes et des estuaires, coulant jusqu'au pied de chênaies, sous des champs de sarrasin, des lacs que vide la marée descendante. De vastes gorges s'ouvrent, sur tout le littoral, aux sanglots passionnés des flots, qui organisent des concerts, parfois terribles — à fendre le plafond de l'enfer! — parfois plus doux que des sons de hautbois au fond de forêts parfumées. C'est une musique éternelle exécutée pour effrayer ou charmer les grands rocs qui dégringolent vers l'onde comme des tombeaux de géants écroulés, et qui paraissent, en certains coins sauvages, vouloir entraîner dans leur chute un bois de pins sombres penchés sur la mer. Plus loin, à d'autres promontoires, l'océan assiège des masses de granit mauve qui profèrent des aspects de châteaux forts calcinés par la foudre et dont les diaboliques splendeurs sont comme des murailles élevées par les anges déchus avant leur retraite. Les vagues y accourent par batail-

lons, échevelées, se poursuivant comme dans une course de chars. Elles se jettent sur les immenses pierres, et font jaillir devant ces donjons de l'enfer, devant ces phares étranges et ces palais sinistres, des gerbes plus splendides que n'en virent jamais, aux fêtes de leurs parcs, les rois les plus somptueux. Ailleurs, l'eau glisse sur des landes, sur des prés salés, humectant de ses iodes les herbes qu'elle jaunit et charriant jusque sur les pâturages des fucus et des coquilles. Mais lorsqu'elle se retire, elle découvre au large des îles qui surgissent comme si le continent voulait prendre une revanche formidable sur la mer, en érigeant des chaînes de montagnes jusque dans le courant des marées.

L'océan et la terre se pénètrent et s'embrassent ainsi dans un amour farouche, celle-ci livrant à l'autre, en échange de ses caresses et de sa splendeur, les pêcheurs nécessaires aux lamentations des flots.

Cette étreinte grandiose empreint la région d'une poignante mélancolie.

La Bretagne devient le pays des naufragés et porte le deuil constant des ses marins. Chacun se souvient d'un être enseveli sous les écumes, partout on pleure des équipages entiers disparus aux pêches à la morue, chaque chaumière recèle de cuisants et tragiques souvenirs de barques en vain attendues, de bateaux brisés sur des récifs, — car tout Breton a navigué avant d'être laboureur.

Il semble pourtant que ce peuple ne garde pas rancune à l'océan des sacrifices qu'il exige. Au contraire, le désert des eaux, cette route ouverte sur l'infini, cette plaine mouvante emplie à la fois d'embûche et de soleil, de mystère et de clarté, d'orage et de paix, le charme comme une région féerique, l'attire et le subjugue comme un Dieu. Il aime le « large » comme une patrie, et ne peut déchiffrer, au fond de son âme fruste, s'il est fils de la terre ou s'il est enfant des

flots. Les femmes, au temps des épousailles, ne se livrent qu'à un homme qui a été matelot. Dans tout paysan charroyant par les pierrés une moisson d'ajoncs, on trouve un ancien mousse, et les bergers traversent les landes avec des allures de loups de mer.

Mais ces voyages et ces pêcheries, l'adoration de l'océan et l'ivresse des espaces domptés, ne suffisent pas à guérir le Breton de son amère maladie. La déesse aux cheveux d'algues, couchée sous les orages, commande de trop innombrables sacrifices. Allez dans les vieux villages, dont les pierres grises, fixées comme à jamais dans les murs, ont déjà vu glisser, au long de leur silence, le linceul de plusieurs siècles morts! Passez le long des cahutes blotties dans les rochers, leurs fenêtres, pareilles à des yeux, fascinées par la mer! Allez aux calvaires qui dominent les falaises! Allez aux chapelles où des veuves de pêcheurs s'agenouillent et sanglotent sur les dalles de pierre! Tout exhale l'angoisse. Les

heures tintent pauvrement dans les chaumières et les paysannes paraissent des nonnes chargées de panser les plaies de cette immense mélancolie.

Ah! ces Bretonnes, vêtues de noir, qu'on voit sortir de leurs demeures comme d'un béguinage, et qui semblent recéler des âmes d'anciennes serves! Leurs bonnets, qui affectent des airs de chaperons, quelquefois de hennins — avec leurs mousselines empesées en forme d'ailes, leurs coiffes carrées en toile de coton — datent du temps de la duchesse Anne. Elles usent encore de vertugadins; leurs poitrines sont plates sous leurs fichus comme celles de vierges gothiques. Grâce à leur costume, avec leurs physionomies dévotes et résignées, le caractère de leurs visages osseux, au grand front que dénudent encore des cheveux retirés sous les serre-tête, leurs yeux d'illuminées et leurs lèvres minces, elles font songer aux femmes peintes par Holbein ou bien aux figures désolées des pleureuses dans les Des-

centes de croix de Roger Van der Weyden. D'ailleurs elles sont les dignes chrétiennes de ce pays planté de chênes ébranchés, pareils à de grands cierges gris, ornés de feuilles sombres — les dévotes bien vêtues pour les adorations de ces calvaires qui transforment tous les chemins en chemins de la croix — les paroissiennes bien assorties à ces régions où les plantes enracinées dans la pierre n'arborent jamais de verdures très fraîches et n'étalent les rieuses richesses des contrées dont le sol a plus de tendresse pour ses flores.

J'étais imprégné de cette mélancolie du pays, un matin de septembre que je gravissais la route qui mène de Paimpol à Ploubazlanec.

J'étais accompagné du sieur Le Gallou, le boucher aubergiste de l'île de Bréhat.

Le Gallou avait l'air d'un ancien Celte, d'un des derniers descendants de cette race antique dont les Bretons parlent encore la langue houleuse et caverneuse où l'on re-

trouve comme le son des flots se brisant sur les galets. Le Gallou balançait son torse robuste sur ses jambes ballantes d'ancien matelot. Sa moustache de Gaulois, d'un blond roux, retombait des deux côtés de son menton. Ses yeux étaient d'un bleu étrange, presque blancs ; on eût dit qu'y roulait une goutte d'eau de mer — yeux froids d'ondins, qui paraissaient pouvoir déchiffrer la vie sous-marine.

Le Gallou me parlait de son pays.

— Pendant la guerre avec les Prussiens, me disait-il, les Bretons ne se battirent guère. Mais ils mouraient près des feux des bivouacs, l'esprit en leur famille, en leurs terres, en leurs églises.

Le temps était doux — un temps de demoiselle, comme on dit dans la vieille France : — ni pluie, ni vent, ni soleil.

Le Gallou me montrait tantôt les phares juchés sur les écueils, tantôt les grandes croix plantées dans les champs et devant lesquelles on fait briller des feux aux pardons.

— Il y a quelque temps, me dit mon compagnon, une de ces croix s'enflamma au bûcher de joie.

Nous vîmes en effet un large espace où des ajoncs consumés plaquaient d'une large tache noire la lande où le Christ avait flambé à la trop ardente pitié de ses adorateurs.

Le chemin que nous suivions était bordé par des *divises* — ces petits murs de terre que les Bretons, continuant une tradition celtique, élèvent entre leurs propriétés — ou par des talus fortifiés de moellons, sur lesquels les aubépines jetaient leurs baies de corail, au milieu des mûres noires et des fleurs d'un rose fané des ronces. Des tilleuls et des chênes nous dominaient; — çà et là s'ouvrait un pré où paissaient quelques vaches aux pattes garottées, — ou bien un champ d'ajoncs, de cette couleur triste que les peintres appellent « terre verte ». Parfois se montrait un coin de bruyère, dont le violet épiscopal était mis en modeste mais précieuse valeur par le grès de rochers émer-

geant à ras du sol et par le jaune de sables épars. Plus loin, un grand pin maritime pleurait ses aiguilles dans la route.

Le ciel indécis, pommelé de taches laiteuses, veiné de gris, avec des transparences de brouillards flottants, atteignait, à ses places les plus claires, la nuance des ailes de ces petits papillons de prairie, légèrement bleutés, qu'on appelle « vanesses ». On entendait le chant des fauvettes, les jacassements des pies. Çà et là des ramiers volaient d'un arbre à l'autre.

Mais une musique moins agréable nous poursuivait, obsédante, nous empêchant de répondre aux rares sourires de cette âpre nature.

Les cloches de Paimpol égrénaient lentement un *Dies iræ*. On avait parlé, dans le bourg, de récents naufrages, de catastrophes probables. Les campanes tintantes avaient l'air d'en compter les morts. Elles s'arrêtaient un moment, puis relançaient à leurs paroissiens leur bénédiction macabre, qui

résonnait lugubrement dans la douce matinée.

A un détour du chemin, la baie de Paimpol se découvrit à nos yeux. On ne reste jamais longtemps sans voir la mer, en Bretagne. Elle surgit à chaque instant, inattendue, au coin d'un bois, au bout d'un champ. N'est-ce pas Barbey d'Aurevilly qui disait un jour:

— En Bretagne, quand on ne pense pas à Dieu, la mer est toujours là pour vous le rappeler?

Nous contemplâmes la baie. Devant nous des prairies descendant vers une plage, coupées de haies et de rangs d'arbres, faisaient à la marine un avant-plan où, parmi les verts plus clairs de l'herbe entrevue, et parmi les fougères, les chênes ébranchés espaçaient des tons sombres mêlés d'ocre et d'émeraude.

Le golfe au fond duquel Paimpol s'accroupissait, comme une petite vieille dolente et noiraude, ouvrait sur l'océan une large gueule.

A son embouchure, à droite, devant un cap abrupt, deux grands récifs, aux immenses rondeurs, avaient l'air d'une gigantesque baleine, dont l'un figurait la tête et l'autre la queue battant les flots. De l'autre côté, une multitude de petits îlots dentelés, crénelés, déchiquetés, faisaient escorte au plus grand d'entre eux, qui était pareil à un castel bombardé. Çà et là, par cet instant de marée basse, du fucus doré traînait sur quelques bancs de sable.

Le ciel, au-dessus de l'horizon calme, laissait tomber un immense repos sur les goélettes à l'ancre près de l'entrée du port. Deux petites nuées d'argent brillaient seules au large, au-dessus d'une mer d'acier, imprégnée de la douceur des nues.

Un bout de chemin encore, et voilà Ploubazlanec!

A l'entrée du village, une ferme, d'aspect jaune et ambré, bâtie en granit sous une toiture de chaume, exhale une odeur de tourbe brûlée, rappelant celle qui emplit

toute la Hollande d'un parfum d'âtre. Çà et là s'éparpillent de pauvres maisons, pareilles à toutes les maisons bretonnes, enclavées parmi les champs et les divises, bâties en grosses pierres. Aux carrefours, des calvaires érigent la svelte tristesse de leurs crucifix aux tiges de pierre qui s'élancent avec des élégances navrées de grands lis mornes.

Mais voici l'église. Une petite église basse, large, ayant l'air de vouloir étendre ses nefs comme des ailes pour couver le plus de paroissiens possible et les retenir dans la chaleur consolante de ses fois, de ses espérances et de ses charités. Un petit temple maternel et rustique, avec un campanile où trois cloches battent les pluies qui les vert-de-grisent, et où, sortant d'une lucarne mansardée au toit rongé de lichen, un cadran marque aux pêcheurs des heures naïvement pittoresques.

Le cimetière s'étend alentour. En guise de pierre tumulaire, toutes les tombes sont couvertes d'un semis de coquillages. Toutes,

aussi, sont protégées par une croix en bois et sont ornées d'un bouquet de fleurs déposé près d'une tasse emplie d'eau bénite et couverte d'un fragment d'ardoise. La plupart des croix sont blanches. Presque toutes les fleurs sont des dahlias, fraîchement cueillis et qu'accompagnent, pour la toilette de ces tombeaux méticuleusement soignés, des reines-marguerites et des œillets d'Inde. Ces bouquets sont barbares, mais leur rusticité multicolore, jointe à la blancheur des croix, donne un aspect virginal au cimetière. C'est que ceux qui reposent là sont morts saintement, et leurs parents ont décoré leurs dernières demeures comme d'un peu du paradis qu'ils imaginent.

La mort apparaît ainsi la jardinière de ces plates-bandes funéraires et prend des allures familières. Le Breton ne la redoute pas, d'ailleurs. Il est soumis à une sorte de fatalisme chrétien. La pratique constante de la mer l'illumine et l'exalte, renforce ses croyances d'une sorte de mysticisme farou-

che; d'un signe de croix il conjure les périls des tempêtes comme les croisés conjuraient ceux des guerres sacrées. Et pour abjurer les terreurs les plus tenaces, il s'enivre au surplus d'une eau-de-vie qui lui brûle le cœur, et lui verse au cerveau un oubli artificiel et une gloire morbide.

Mais la familiarité de la mort ne se révèle pas seulement par ces offrandes de fleurs crues et joyeuses, qui rappellent les gâteaux dont certains peuples nourrissent les mânes des défunts. Elle se montre par des manifestations moins riantes à côté de ces couronnes champêtres et de ces tombes qui semblent des tombes d'épousées de village.

A un coin du cimetière s'élève une chapelle de vieux style breton, au front de laquelle on a gravé : Ossa patrum. L'intérieur de cet édifice offre un spectacle d'épouvante devant lequel la Vierge et les deux saints, horriblement badigeonnés, qui s'élèvent sur l'autel, pâlissent d'horreur. Le long des murs s'étagent des petites niches en bois

surmontées de croix proportionnées à leur taille. Chacune d'elles contient une tête, dont les maxillaires déchaussés ou garnis de quelques chicots esquissent, derrière un grillage, un sourire rongé par les vers. Parfois une poignée de longs cheveux séchés et terreux retombe devant des orbites creuses, ou bien un crâne roule de son refuge, au pied de l'autel, comme une tête étrange de décapité devant une planche de guillotine. Sur les boîtes, on peut lire :

CI-GIT LE CHEF DE.....

Ce sont des gens morts il y a vingt-cinq, trente, cinquante ans qu'on a déterrés, leurs chairs mangées par le sol, pour ensevelir à leur place d'autres chrétiens, — mais dont on conserve le « chef ». Grâce à ces mœurs macabres l'habitant du village peut, si l'y pousse sa piété filiale, venir prier, à genoux sur un banc de pierre, devant la face caverneuse de son père qui fixe sur lui des yeux creux du fond d'une éternité sinistre.

Cet ossuaire est adossé au mur du cimetière. A cette muraille sont fixées de nombreuses inscriptions funèbres rappelant à la mémoire les pêcheurs morts en Islande, à Saint-Pierre, à l'île d'Ouessant. C'est le martyrologe des pêcheries, un compte courant de catastrophes sur lesquels les passants sont invités à jeter de l'eau bénite, et dont chaque planche a l'air de la dernière épave où s'est accrochée la main d'un naufragé.

Cette liste, dont les lettres paraissent sangloter, conduit à l'église.

Nous y entrâmes par cette matinée de temps gris et doux, temps qui convient à la Bretagne dolente.

L'intérieur de l'église, avec son plafond de bois bleu en cintre arrondi, a l'air d'une coque de navire renversée sur de basses colonnes romanes. Trois nefs pavées de dalles usées s'y allongent, et la disposition des piliers trapus et patinés par le frôlement des fidèles donne au temple un aspect de cloître d'abbaye. Les fenêtres sont

basses, — des fenêtres de maison bretonne cossue, qui s'ouvrent au ras des croix du cimetière, comme si on voulait, dans cette familiarité macabre déjà constatée, que les morts participent à la messe avec les vivants.

Troisautels sont élevés au fond de l'église, et, devant eux, en guise de table de communion, règne une grille de fer. Deux confessionnaux en chêne brun, d'un style bizarre qu'on pourrait appeler du « rococo sévère », achèvent la lignée très large des autels, et s'éclairent, chacun, de deux fenêtres ogivales percées dans les transepts et dont les vieux vitraux supérieurs, avec leurs verts véronèse, leurs citrons, leurs écarlates, leurs orangés, leurs violets d'évêque et leurs bleus de France rappellent les couleurs d'un cortège rêligieux au moyen âge. Chaque confessionnal est séparé des autels de côté par une médiocre copie d'un grand tableau de l'école de Raphaël. Flanquée à un pilier se dresse, à l'avant de la

principale nef, une chaire de vérité agrémentée de ces ornementations de bois, d'une somptuosité rustique et d'un caractère fruste, qui alimentent les échoppes des brocanteurs de Saint-Servan.

Comme partout, les autels sont ornés de tapis tendus sur leurs escaliers, de nappes si blanches et si monastiques qu'on les devine lavées par des mains de religieuses, de chandeliers brillants, de vases, de crucifix, de fleurs artificielles. Un tabernacle s'élève sur le principal autel, derrière lequel, en un chœur plein de jour et orné de deux statues d'apôtres coloriées, s'entrevoient quelques stalles du XVIIIe siècle.

Une horloge tictaque au jubé. Son tictac est grave et profond ; le silence du lieu lui donne une sorte de solennité. C'est comme l'âme du tabernacle qui bouge, et le grand balancier de cuivre qui se meut là-haut, près des pauvres orgues, scande les paters des paysannes, qui viennent de temps en temps, traînant leurs sabots sur les dalles,

s'agenouiller près d'un pilier, après s'être humecté la main au bénitier, grand comme une auge et vert d'humidité, qui se trouve près de la porte. Ce bruit d'horloge m'avait ému à mon entrée à l'église. J'avais été frappé de cet accueil que me faisait la voix mécanique des heures en cet endroit pénétré de tristesse.

Mais il ne m'émut certes pas autant que ne m'émut la Sainte-Anne qui se dresse sur l'autel de droite, et qui s'offrit soudain à mes regards.

Elle sort d'un cadre de vieil or, et se détache sur un fond d'un bleu doucement lunaire : cet azur indique-t-il que sainte Anne descend du ciel, portée par ce nuage d'où émergent les figures poupines d'anges naïfs et étonnés? Coiffée d'une couronne suffisamment modeste, elle est vêtue d'un manteau dont la couleur rappelle celle du cadre, avec une doublure d'un vert-de-gris pâle ; agrafé à la gorge sous un capuchon de nonne couvrant le chef de la sainte, ce

manteau, aux larges plis, s'ouvre sur une robe blanche qu'agrémentent quelques larges fleurs jaunes. D'un geste maternel de sa main gauche, sainte Anne protège la Vierge enfant, qui, vêtue aussi de blanc, debout sous un pan du manteau de sa patronne, s'appuie sur une Bible à tranche rouge posée sur un socle à côté d'elle.

Cette Sainte-Anne m'émut jusqu'aux larmes. — Et je pleurai — comme le jour où je vis, à la cathédrale d'Anvers, pour la première fois, dans un panneau de Rubens, une Vierge enceinte, aux chairs glorieuses, à la somptueuse tendresse, gravir, pour une visitation à la fois touchante et apothéotique, sur un fond de crépuscule royal, un escalier superbe, — comme le jour où la victoire de Samothrace ouvrit à mes yeux ses ailes mutilées d'archange grec, dans la lumière solennelle et claustrale de l'escalier du Louvre, — comme le jour où Florence m'exhiba l'éventaire des couleurs suaves de Fra Angelico en des toiles peintes avec des

plumes de chérubins et du sang de martyre. Je versai les mêmes larmes étranges, qui ne sont pas provoquées par la douleur, mais dont la source vibrante enveloppe le cœur de flammes.

Pourquoi ces œuvres et d'autres qui sont leurs sœurs, émeuvent-elles avec cette violence? N'est-ce pas qu'elles sont la *somme* de tout un peuple d'âmes, qu'elles forment, uniques et grandioses, la genèse d'une époque, que derrière leur splendeur on sent se lever de grands cortèges humains, dont elles symbolisent la foi ? Dans le Rubens se déploie l'opulence charnelle et religieuse des Flandres et résonne, comme une fanfare à la fois triomphale et attendrie, toute leur gloire intime et chaude. La victoire de Samothrace domine de son envol trophéal toute une région d'antiquité guerrière et résume, en son torse sublime, l'harmonie héroïque d'une race élégante et forte. Sous l'onctueuse peinture de Fra Angelico chante le pâle hosanna des esprits mystiques, des blanches

dévotions, et glissent les rêves exaltés de ceux que la foi a plongés dans la béate torture des extases.

Et la Sainte-Anne m'émut d'une façon analogue ! Pourtant, ce n'est pas Michel-Ange qui l'a conçue et Memling ne lui a pas prêté sa palette ; on la devine ciselée par un sculpteur de proues de navires. Mais, ce qui gonfla ainsi ma poitrine, c'est que je pressentis en elle toute la tristesse du peuple breton ; l'angoisse des pêcheurs d'Islande élevait autour d'elle une atmosphère lugubre qui rendait plus impressionnant encore le beau ton monacal de ses couleurs ; toute la mélancolie de la matinée venait, comme une vague lentement montante, baigner ses pieds. Elle aussi représentait une *somme* de souffrances. Celui qui l'avait créée, et dont le métier consistait à caler des madones au bois des navires, — des madones qui fendaient les vagues et promenaient symboliquement au large une sauvegarde catholique, — celui-là avait, pour cette église, où tout rappelait la

mer et les naufrages, su modeler une idole d'espérance, qui dominait la mer, plus vaste et plus tourmentée que l'océan des âmes éplorées. S'il n'avait pas, comme Puget, cet autre constructeur de proues, taillé un monde de géants dans la pierre, du moins avait-il fait frissonner son ciseau d'une douleur touchante et avait-il, d'un cœur fraternel, dans un élan d'artiste empoigné par la détresse du pays, façonné la Madone qu'appellent les Bretonnes, — une Madone dont le corps rabougri, la figure humble et dolente, la gorge crevant de sanglots, en font une sœur compatissante de femme de pêcheur, — une Madone qui paraît implorer elle-même un pardon des fidèles et murmurer, derrière les quatre grandes bougies plantées devant elle en des chandeliers d'argent :

« Si les bateaux se brisent aux récifs, oh! mes bons marins, ce n'est pas faute que j'intercède auprès de Celui qui mourut, bien que Dieu, crucifié sur un gibet. Avec la Vierge, j'implore comme vous, et nous

montrons nos cœurs où l'on déchiffre encore la trace palpitante de nos douleurs au Golgotha. Voyez nos mains : elles sont encore pâles de nos prières. Voyez nos yeux : ils ont versé tant de larmes qu'ils sont pareils à des blessures ! »

Mais l'heure sonna lentement, avec un son cuivré et profond, et Le Gallou me rappela qu'il fallait partir.

Je m'arrachai avec peine à la poignante attraction de cette Sainte-Anne dont l'étrange beauté était faite de douleur, de tendresse et de piété et qui m'émut comme un chef-d'œuvre.

Je sortis de l'église. Le ciel s'était légèrement obscurci. Le vent se levait. A l'horizon, un moulin arrêté, juché près d'un bloc de rocher, tenait une de ses ailes décharnées levée vers le firmament, comme le doigt de la mort.

Les cloches de Paimpol sonnaient toujours. Les coups en étaient plus rapprochés, les sons plus désolés. On eût dit que,

pressées par les prières anxieuses prononcées dans l'église, elles appelaient éperdument les pêcheurs égarés.

Mais l'aile du moulin, montrant le ciel, semblait répondre : « Il est trop tard ! »



LA LÉGENDE DE SEPPÊ-KAAS
AU JOUR DES MORTS



A mademoiselle Aurélie Duluc.

Bon Seppê-Kaas, rustre aux yeux couleur d'automne ! O mon sympathique taiseux en veste brune, philosophe comme un

héron, dessus tes longues jambes plantées dans des sabots, et doux comme un apôtre ; — patriarcal ancêtre de Campine, que mon souvenir se porte souvent vers ta chaumière juchée parmi des dunes de sable, derrière des bois de sapins ! Je me demande pourtant, certains jours, si tu n'es pas un être de rêve, tant tes gestes participent d'une majesté surnaturelle, tant ta voix possède d'or et de grandeur en son timbre, tant tes regards exhalent d'attraits magnétiques, tant tu descends vers la tombe, robuste et droit paysan, avec de grandes attitudes de martyr résigné. Mais je te revois pourtant bien vivant, cet hiver que je passai là-bas, dans tes solitudes farouches ! Nous parcourions lentement la Campine, écoutant le grelot des rares attelages, qui sonne pour que, dans ce pays désert, les hommes et les chevaux ne prennent de trop poignantes épouvantes au silence absolu qui y règne. Des vols de corbeaux passaient au-dessus de nous en poussant des cris

noirs. Nous côtoyions des lisières de bois plantés de chênes rabougris, des marais fangeux, des landes sinistres, immenses comme la mer. Avec les joyaux de tes yeux bruns et ta démarche digne, tu paraissais le roi de ces contrées. Parfois tu t'arrêtais, fixant au loin un clocher, le toit d'une métairie, d'un air dominateur et pensif. On eût dit à la fois que tu passais en revue tes provinces et que tu t'inquiétais du chaume lointain abritant quelqu'un des tiens. Je n'osais rompre ta taciturnité. Elle me semblait faire partie du silence qui nous entourait. Le soir, portant sur nos épaules le deuil de ces cieux, nous regagnions ta chaumière. Ses murs étaient en torchis, badigeonnés de blanc, avec des plaques de terre glaise qui étaient comme la chair mise à nu de ta demeure. Une grande toiture de chaume s'élevait au-dessus des murailles, donnant à la maison basse, percée d'une unique petite fenêtre, une allure de pagode de divinité ruinée. Le

chaume, il est vrai, étalait des merveilles de mousses brillant ainsi que des émeraudes. Mais ce couronnement de bijoux écrasés et de rayons oubliés dans les pailles ne couvrait qu'une intimité fruste de paysan campinois. Le sol du logis était de terre battue. Une table, au pied caduc, se dressait près de la fenêtre, entourée de chaises fabriquées de bâtons de chêne, et dont le siège avait été tressé par un vannier ambulant. En un coin, sur un dressoir, s'alignaient des assiettes, des cuillers d'étain, quelques pintes de grès. D'autres coins recélaient des alcôves en planches vertes, avec trois lits aux matelas avarement bourrés de fougères séchées. Aux chevets pendaient trois bénitiers.

C'était là tout le mobilier de la case misérable; à des clous s'accrochaient encore quelques nippes. Mais toute la vie de cet intérieur se concentrait dans la cheminée, large ouverte, sous le venteau de laquelle on s'asseyait aux veillées. Ses parois enfumées

étaient léchées par une funèbre lueur du jour; la grêle, aux temps des nuées d'avril, y faisait sautiller et péter la dragée colère de ses glaçons. Sur le gril en fer, mi-perdu dans la cendrée, on faisait brûler des sarments, on éventrait des fagots; une crémaillère à dents noires était suspendue dans la pénombre de ce foyer, qui paraissait n'avoir jamais été visité par les anges qu'appellent les prières des paysans. C'était plutôt des traces d'ailes de diables qu'on distinguait dans son tuyau fumeux.

Seppê-Kaas vivait avec ses deux sœurs. Celles-ci étaient de grandes paysannes maigres, aux chairs jaunes. Leur bonnet cachait leurs cheveux, rapetissait leurs fronts ridés. Leurs lèvres toujours muettes ne remuaient guère qu'au murmure des prières. Aidées d'une gamine de quinze ans, elles faisaient le ménage, autant que leurs mains tremblantes le leur permettaient, elles soignaient le bétail, jetaient à des poules étiques des miettes de pain noir. On les

voyait passer, des chaussons étouffant le bruit de leurs pas, à travers la grande chambre mal éclairée de la chaumine. Leur allure était fantômatique : on eût dit des béguines, avec des airs de revenants. Aucun enfant du village, sauf la gamine qui les servait, n'osait leur adresser la parole. Elles avaient vécu en célibataires, chastes et sauvages comme leur pays — et maintenant c'était la vieillesse et les fatigues d'une longue vie rustique qui leur donnaient ces aspects réfrigérants d'anciennes statues tombales animées, et ces vagues sourires de mortes.

C'est chez Seppê-Kaas que je passais mes soirées pendant mon séjour en Campine, et c'est durant une de ces veillées que je lui entendis dire les choses étranges que je vais rapporter, sans pouvoir toutefois rendre l'enthousiasme sombre de sa parole et le prestige de sa voix, tantôt sonnante comme un appel de cuivre, tantôt claire comme la voix d'un archange.

Il a ouvert pour moi, dans cette nuit mémorable, le ciel brumeux de la Campine, et son récit macabre m'a promené en des régions de lumières.

Au milieu des bruyères, comme des feux d'or, son verbe a allumé les splendeurs d'une fantastique Italie. Et je trouvais des sympathies entre le récit du vieux rustre et le geste avec lequel il jetait les sarments dans l'âtre. Ceux-ci étaient rugueux; mais, lancés au foyer, ils éclataient de feux vifs, et l'on eût dit que Seppê-Kaas, en même temps qu'il faisait resplendir par son conte les joyaux d'un climat prodigieux et invraisemblable, extrayait en même temps les bijoux clairs des forêts de son pays, enfouis au cœur jaloux des arbres.

C'était le soir des Morts.

..... Et n'est-ce pas un rêve que je vais raconter? Mon âme n'avait-elle pas quitté mon corps, garrotté aux amertumes de la vie quotidienne, pour courir une Campine imaginaire? Étais-je bien là-bas, dans les régions

d'Achter-Bosch ou du Donderslag? S'est-il levé, des landes de ces pays, une hallucination ? Qu'importe.... C'était le soir des Morts.

Les cloches sonnaient pour les trépassés. Quand on interrogeait l'horizon où brillaient quelques frigides étoiles, que voilaient par instants de lourdes nuées, on n'entendait que des glas lointains, et à l'occident une dernière ligne de lueur livide avait l'air du linceul du jour. Les plaines pleuraient, les bruyères poussaient des lamentations.

Seppê-Kaas avait raconté plusieurs histoires de loups-garous, de filles violées dans les bois, de vierges apparues sur des arbres. Mais on reparlait toujours des morts. Le ciel, avec ses campanes désolées, y poussait. Autour du foyer nous étions assis, le maître de la maison, ses deux sœurs, la servante, une vieille voisine.

Celle-ci était accroupie sous le manteau de la cheminée, un tisonnier à la main comme une méchante sorcière. La

servante était agenouillée de l'autre côté de l'âtre.

La petiote, avec ses yeux de grenouille gonflés sous son front bas, et son menton fuyant, avait l'air d'avoir été trouvée, coassant au bord d'un marais, par la sorcière qui, d'un coup de sa venimeuse baguette, l'avait transformée en rustaude vouée aux plus sordides besognes. D'autres habitants du village s'étaient encore placés derrière nous, le sacristain, trois filles, perdues dans l'ombre, et dont les faces anémiques prenaient parfois un peu de vie aux éclats du foyer, puis quelques garçons.

Dans cette chaumine mal éclairée, ces pauvres redoutaient le frôlement des fantômes errant ce jour-là. Des frissons circulaient d'échine en échine; chaque plainte de la porte tamponnée par le vent paraissait annoncer un spectre; l'atmosphère était envahie par des esprits étranges.

Chacun redoutait des compagnons inattendus à la causerie, et rauques étaient les

quelques mots sortant de la gorge de ces parias terrorisés, de ces chrétiens dévots, dont la plupart ne possédaient pas l'argent nécessaire à l'achat d'un crucifix sous lequel abriter les terreurs de leur vie et les angoisses de leur misère.

Seppê-Kaas avait conservé son sang-froid. Il s'écria tout à coup :

« Les morts ! Les morts ! Les morts ! Je les ai coudoyés comme vous coudoyez les vivants ! Mes regards ont croisé autant de regards éteints que les vôtres de regards limpides ! Et moi-même ?... La mort a souvent, avec envie, compté mes côtes sous ma peau et sondé la profondeur de mes orbites.

« Ah ! Ah ! Nous étions devenus camarades à la fin, et quand elle paraîtra à mon chevet, je saurai à qui parler !

« Je m'imagine parfois que le diable, à mon insu, m'a fait signer un pacte avec la camarde et que je me suis engagé, envers elle, à devenir le fossoyeur de mes compagnons. Tenez ! mes mains sont encore fatiguées

d'avoir soulevé les têtes lourdes des morts ! »

Il se tut. Les paysans regardèrent ses mains avec terreur. Hamlet contemplant le crâne d'Yorik n'a jamais paru plus macabre aux yeux des spectateurs du drame de Shakspeare que Seppê-Kaas à ses auditeurs.

Mais il dit :

« En ce temps-là régnait en un pays voisin du nôtre un héros qui soulevait l'Europe. Partout les âmes battaient comme des tambours. Il avait annexé nos provinces aux siennes et chaque année, comme un fléau en grange, la conscription frappait notre sol. On se levait par régiments. Je partis avec les autres, droit comme une épée, inflexible comme un canon. Et tous, nous étions tels ! Nous marchions ainsi que des murailles par les plaines, nous offrant en moisson à la Mort des victoires. La faux de celle-ci rasait sans cesse le monde, et comme nul en ce temps ne baissait la tête, beaucoup tombaient, des plaies au front. »

Seppê-Kaas poussa une sorte de grognement sourd et reprit :

« Nous pratiquions ces habitudes de guerre — tandis que des princes chamarrés d'or, des maréchaux couverts de gloire, passaient devant nos rangs en agitant des sabres — des sabres qui étincelaient, on ne savait au juste si c'était du sang des batailles ou de l'éclat du soleil.

« Après des combats livrés dans les campagnes du Nord, nous descendîmes vers le Midi. Les grandes routes se souviennent encore de notre passage et il semble que nous avons laissé des frissons d'épopée aux villes que nous avons conquises.

« Je vois encore les fleuves de nos armées dégringoler par tous les chemins ouverts, inonder les plaines d'une moisson de baïonnettes, d'aigles et de drapeaux guerriers. Ah ! ce qu'on se transmettait de pruneaux de fer, ce qu'on s'enfonçait de lames dans les tripes, ce qu'on se retournait de piques et de pointes dans les gorges, ce qu'on s'échan-

geait de coups de crosses sur les crânes! Tenez! Voyez! »

Seppê-Kaas déboutonna lentement son gilet, entr'ouvrit sa chemise de flanelle rouge — rude comme une bure. — A côté de son téton droit, qui apparut comme la seule médaille par lui récoltée dans ses combats, il montra, mi-couverte par un scapulaire, une large cicatrice barrant sa peau jaune, sous les poils grisonnants de sa poitrine.

— Un coup de sabre, dit-il.

Les assistants s'étaient timidement approchés pour voir la cicatrice, curieux et hésitants.

Après avoir découvert cette marque de gloire, Seppê-Kaas reprit son récit :

« Nous faisions se lever des nuages de poudre, et le ciel lui-même rugissait. Mais, le différend réglé, chacun remettait son sac au dos, reboutonnait ses guêtres, rajustait les semelles de ses bottes éculées, essuyait sa baïonnette. Giberne bouclée, obéissant à

de sonores commandements d'officiers et à je ne sais quelles trompettes cachées dans les nues, nous repartions, laissant derrière nous un festin pour les vautours, au milieu des flammes d'incendies épouvantant les grands couchants des soirs de bataille. Nous abandonnions, dans le sang et le triomphe, des ennemis et des amis, des vainqueurs et des vaincus, des généraux et des soldats, sous un suaire de fumée qui planait plusieurs jours à l'horizon, derrière nous, et qui mettait du froid dans nos veines, quand nous nous retournions.

« Nous arrivâmes en guerroyant ainsi à la région des montagnes. Ah! vous n'imaginez pas quels édifices c'est, de glace et de neige, escaladant le ciel avec des forêts immenses, des villages et des mondes de rocs éboulés sur leurs flancs! On dirait que la terre se soulève dans une révolte contre le firmament. Région étrange, dont vous ne pouvez vous rendre compte, vous les indigènes des landes éternelles et des profondes

bruyères, vous les pâtres des plaines, mes bons amis et mes frères! Mais là-bas, par le beau dimanche de mars où je les ai découverts, j'ai vu les glaciers hissés aux nues fumer dans le ciel, et allumer dans l'azur comme d'immenses bûchers de neige. »

Seppê-Kaas soupira pour reprendre haleine, mais au même moment on frappa à la porte de la chaumière. Il fronça les sourcils, regarda vers l'huis et cria sèchement :

— Entrez !

Au choc d'une main contre la porte, tous les paysans rassemblés dans la chaumine tressaillirent. Cette fois c'était un visiteur de soir des morts! Peureux, ils se rapprochèrent de l'âtre. Une des filles jeta un coup d'œil au bénitier, une autre prit la croix qui pendait à son cou. La vieille, accroupie près du feu, se signa. Instinctivement tous cherchaient quelque lumière.

Un petit vieux — un ami de Seppê — entra, avec un coup de vent qui s'engouffra dans la chaumière.

— Ferme la porte ! cria rudement Kaas.

Mais c'était un vieillard aux chairs pâles, au dos voûté. Il marchait à tâtons, ébloui par la lueur du foyer. Le vent ayant cloué la porte à la muraille, il ne parvenait pas à l'en détacher.

— Je viens de l'église, murmura-t-il, je suis fatigué. Il fait froid.

Ses mains se crispaient au loquet.

— Assieds-toi ici, dit Seppê-Kaas radouci.

Je m'étais levé pour fermer la porte.

Arrivé à celle-ci, je contemplai le pauvre hameau qui s'éparpillait autour de nous, troué de quelques petites fenêtres plaintivement lumineuses, sous les vacillantes étoiles qui clignotaient. Les murs bas des masures s'entrevoyaient comme des draps de lit pendus dans l'ombre. Le chemin sablonneux pâlissait à travers la sombreur de la nuit. Çà et là se devinait le squelette d'un chêne ou d'un marronnier. Mais ce qui rendait ce paysage subitement entrevu plus saisissant,

c'étaient les bruyères devinées à ses confins, le désert de landes bornant partout ses horizons, et que l'on pressentait, comme on est saisi par le voisinage de la mer en sortant à minuit d'une hutte de pêcheurs.

Aussi jamais à une veillée, frisson plus poignant n'accompagna l'entrée d'un nouvel arrivant que celui que le petit vieux provoqua dans la chaumière de Kaas.

Certains le regardaient avec épouvante et semblaient se demander :

— N'avait-on pas dit qu'il était mort ?

— J'ai froid, répétait-il.

Une des sœurs de Seppê se leva, approcha sa chaise du feu.

— Asseyez-vous là, Peter Tromp, dit-elle avec une voix compatissante.

Il y avait près de l'âtre deux sabots où elle avait mis de la cendrée. Elle ôta ceux de Tromp et glissa les pieds glacés du vieillard dans les chaussures d'où elle avait ôté la cendre et qui étaient chauffées à point.

— Merci, merci, susurrait le vieux,

dont les lèvres étaient violettes, et qui avança vers la cheminée une main caduque de fantoche, dont la mort paraissait occupée à couper les ficelles.

Mais Seppê-Kaas avait repris son conte, au milieu de ses auditeurs transis :

« Nous avons escaladé des pics si audacieux que nous craignions, à leur sommet, de nous cogner la tête au ciel. Mais le ciel nous dominait toujours de son inaccessible dôme, alors que sous nos pieds la terre déroulait des chaînes de monts, dont les uns étaient vierges comme des âmes de jeune fille, d'autres noirs comme l'enfer, d'autres verts comme des prés. Mais dès qu'ils atteignaient une élévation grandiose, tous se vêtaient de neige, comme les prêtres mettent un surplis blanc pour approcher du Très-Haut.

« En deçà de ces Alpes, des brouillards planaient sur les champs, des nues encombraient l'horizon. Tout était gris et morne.

« Mais dès que nous atteignîmes l'autre

versant des montagnes, la nature fut soudain transformée en vierge souriante. Le ciel se métamorphosa en un foyer d'azur étincelant. Une vaste plaine, plantée de lauriers verts, d'amandiers, de mûriers, s'ouvrit devant nous, traversée par un large fleuve et montrant tous les signes d'une fertilité opulente.

« Oh ! ce que je vis alors !

« Ah ! mes bons amis, le pays étrange ! Ah ! les gens étranges ! Il a certes fallu que j'aie racorni mon âme sous la pluie des jurons d'une armée — pour ne pas fuir épouvanté, en maudissant leurs dieux, leurs déesses et leurs prêtres. Je n'ai jamais pu m'assurer si j'étais en pays chrétien ou en terre païenne, sur le monde ou en rêve magique, si les statues des temples étaient des vierges catholiques ou des idoles, si les officiants étaient d'authentiques cardinaux ou des comédiens de passage, si j'étais dans un carrefour de l'enfer ou sur un chemin du ciel. Je l'ignore encore aujourd'hui et je tremble, en son-

geant à ce passé équivoque, quand dans mes prières j'implore le pardon total de mes péchés. »

Seppê-Kaas se signa et reprit :

« Nous arrivâmes près d'une ville merveilleuse. Ses remparts baignaient dans de l'eau bleue, dominés par des coupoles, des minarets et d'innombrables tours. Son nom était suave.

« Quelque temps nous campâmes devant cette cité. Une atmosphère exquise versait des mollesses à nos membres. Comme les nuits étaient étoilées et chaudes, les feux des bivouacs étaient remplacés par le clair de la lune.

« Parfois, aux abords du camp, rôdaient des troubadours pauvres, aux yeux noirs, qui portaient une guitare en sautoir. Ils jetaient leurs chapeaux de feutre sur le sol, devant les soldats, et chantaient comme des rossignols.

« La paix était signée, disait-on, et nous allions entrer dans la ville féerique

sans devoir cribler ses escarpes d'obus.

« Les chanteurs, dans une langue étrangère, pleine de joie, de trilles et de roucoulades, semblaient fêter ce bel événement.

« Effectivement, un matin, le camp fut levé, et, musique en tête, les bataillons entrèrent dans la ville.

« Les soldats furent installés dans de somptueuses maisons, dans des hôtels à colonnades. Je fus logé, avec quelques camarades, dans un grand palais, plein de peintures représentant des déesses de l'ancien temps ; ses murs, chargés de balcons, plongeaient dans l'eau miroitante d'un grand canal.

« O le doux repos après la bataille ! En fumant des pipes, nous regardions passer, sur le canal, des bateaux chargés d'oranges, de citrons, de grenades, qui s'avançaient lentement, comme des charrois de soleil et d'été, le long de vieilles façades. Puis c'étaient des pêcheurs qui levaient leurs voiles vertes et brunes, et qui partaient en chantant vers

les jours de fête d'une mer d'azur. Des barques conduisaient aux marchés des paysans pareils à ceux qu'on voit dans les opéras. Des gondoles glissaient devant nous avec nos officiers, qui y buvaient du vin et mangeaient des friandises, en compagnie de belles dames masquées.

« Le soir, nous entendions des sérénades. On eût dit que les colombes, les mouettes et les cigognes qui traversaient le ciel bleu pendant la journée étaient remplacées par des accords de guitares. Les palais s'éclairaient, comme pour des orgies de rois.

« Un après-midi, le ciel était souverainement pur. Le soleil faisait tomber des cataractes d'or sur les dômes de la ville et sur la mer. Les façades resplendissaient. Tout était silencieux. Les bateaux des pêcheurs sommeillaient, leurs voiles pareilles à des ailes brisées. Aucun souffle ne faisait remuer les grands oriflammes flottant, à l'entrée du port, à des mâts élevés. La cité paraissait vouloir mourir dans un rêve éblouissant,

et contemplait sa belle agonie dorée dans le miroir immobile de ses ondes.

« Tout à coup je vis s'avancer sur le canal une barque magnifique, qui me fit l'effet, de loin, d'un grand bouquet de fleurs nacrées traîné au milieu du courant. Lentement elle vint vers moi. Elle figurait une sorte de dauphin à la grande gueule ouverte, à la queue émaillée d'or, tordue vers le ciel. Un gondolier, à la longue chevelure jaune, était juché à l'arrière, une toque sur l'oreille, et donnait de lents coups de rame, avec des airs las de jeune prince. Dans l'intérieur de la barque, indolemment couchés dans la gueule du phénoménal et somptueux dauphin, un cardinal et une femme se prélassaient sur des coussins de soie, mauves, jaunes ou roses. Le cardinal, vêtu de sa robe écarlate, paraissait ennuyé et regardait distraitement sa compagne, qui était nue comme un enfant qui naît, et qui mangeait une grappe de raisins, d'un air gourmand et rieur ; elle avait de magnifiques cheveux

blonds et portait sur le front une pierre précieuse, comme une araignée verte. La barque fendait l'eau et provoquait un ruissellement où il semblait que nageaient des poissons de feu.

« Le diable serait venu à ma rencontre que je n'aurais pas été plus étonné que je ne le fus en voyant ce dignitaire de l'Église, aussi bizarrement accompagné par une Ève lubrique et damnée. Il avait pourtant une figure austère, dure, presque cruelle.

« Comme il passait devant moi, avec sa courtisane, il me fixa, d'un œil de maître, et fit signe au gondolier d'aborder à l'escalier de marbre sur lequel j'étais couché.

« — Tu n'as rien à faire ? me demanda-t-il d'une voix douce, qui contrastait avec son masque impérieux.

« — Rien, monseigneur ! bégayai-je.

« — Monte près du gondolier, avec la pioche qui est là près de ton sac.

« J'obéis machinalement. J'eusse voulu fuir, mais cet homme me dominait ; ses

regards étaient tantôt comme des clous, tantôt comme des aimants.

« La barque repartit à travers la cité silencieuse.

« Nous arrivâmes à la terrasse d'un palais prodigieux, comme je n'en ai vu que ce jour-là. Des colonnades se superposaient sur sa façade; des loges régnaient à tous ses étages. Il était construit de mille marbres divers. Partout se dressaient des sculptures, et son toit avait l'air d'un jardin de statues, suspendu.

« La porte, en bronze vert, était ouverte et laissait voir une galerie, plus vaste que les nefs des plus grandes cathédrales, et pleine de somptueux tombeaux, qui annonçaient l'orgueil et la richesse.

« Oh ! notre église s'y fût perdue. C'était haut comme le ciel. On s'y sentait petit et égaré comme lorsqu'on est au milieu de la bruyère; et, du fond de cet édifice immense, s'exhalaient, par instants, de mystérieux sons d'orgues, qui paraissaient être ses sou-

pirs, et qui passaient comme des rafales.

« Les bas des murs, à l'infini, étaient percés de tombes scellées de plaques surchargées d'or, d'armoiries et de trophées. Quelques soldats, quelques pêcheurs brisaient ces dalles à coups de pioches et de marteaux.

« Spectacle bizarre ! on eût dit des insectes s'acharnant contre les bases d'une imprenable forteresse. La nef était si vaste qu'on entendait à peine le bruit des instruments de ces manouvriers, cognant les marbres, qui volaient en éclats.

« Le cardinal sortit de la barque, me fit signe de le suivre et nous entrâmes dans le fantastique monument.

« Un autre cardinal se trouvait près de la porte, la figure rubiconde, comme échauffée par le vin. Il tenait un singe en laisse et près de lui un page, joli comme un cœur, aussi doux qu'une femme, portait, sur la soie rose de son épaule, un perroquet.

« — Singulier équipage pour un disciple du Christ ! pensai-je.

« — Encore rien ? fit mon cardinal.

« — Rien ! répondit l'autre.

« — On ne le trouvera donc jamais ! fut-il crié d'un accent colère.

« — Ah ! baste ! On s'en est bien passé jusqu'à ce jour ! dit le cardinal qui gardait le temple, en souriant et en caressant tour à tour son singe, son perroquet et son page.

« Je frissonnai. Ces deux prêtres me paraissaient sacrilèges, et je me sentis compromis dans une sorte de profanation. Était-ce, d'ailleurs, des cardinaux, des satyres ou des diables, ces étranges et somptueux gaillards aux masques ricanants, à l'allure débauchée ? Je ne savais dans quelle satanique aventure j'avais versé et certes j'eusse voulu fuir le temple où m'avait amené la voluptueuse nacelle et où il me semblait que devait régner Lucifer. J'eusse donné le reste de ma vie pour me trouver devant notre Vierge, au banc de nos pauvres ! J'eusse accepté de faire dix ans de purgatoire pour ne pas être au cœur du complot qui se ma-

chinait là entre ces deux princes rouges et qu'exécutait une poignée d'hommes, rassemblés par le hasard.

« Ce que je vis soudain ne me rassura pas davantage. Les dalles fracassées, on tirait des cercueils des tombes et on les ouvrait. Chaque fois qu'un couvercle sautait, un personnage noir se penchait sur le cadavre rendu à la lumière, et, se tournant vers les cardinaux, faisait un signe négatif, qui semblait les impatienter fort.

« Le cardinal m'ordonna d'aider les travailleurs à violer les sépultures.

« Il s'était adressé à un soldat parce qu'il savait que ceux de notre armée étaient les compagnons et les satellites de la mort. Cependant je vous jure que je flageolais sur mes jambes en me rendant, poussé par une force irrésistible, à la tombe désignée; et lorsque, sous mes coups, la dalle se brisa, je fus plus épouvanté qu'à la première décharge de mitraille qui siffla à mes oreilles de conscrit. Il me semblait que j'ouvrais le

néant, et l'air qui sortait des caveaux me paraissait exhalé par une gorge de monstre dont l'haleine semait le trépas. Je m'attendais à des vengeances soudaines de cette éternité violentée, à de miraculeuses représailles de ce repos absolu et de cette paix sépulcrale brutalisés par de lourds poignets d'iconoclastes. J'eusse préféré à cet ennemi souterrain et funèbre que j'appréhendais et m'attendais à voir surgir, cinq brigands armés à combattre.

« Les cadavres ainsi arrachés à leur rêve noir étaient ceux d'évêques, de princes, de duchesses, de moines. Ils portaient encore, dans leurs dents serrées et leurs fibres sèches, la grimace de leur agonie. Certains avaient bougé dans leur cercueil. Et un même rictus horrible s'immobilisait sur toutes ces faces dont les orbites semblaient des nids de vers abandonnés après de voraces orgies de pourritures.

« Des femmes, vêtues d'étoffes pâlies qui paraissaient tout un deuil de violettes, de

lis, de roses et d'iris, portaient sous des diadèmes, des bandeaux de cheveux secs comme de l'étoupe. Leurs robes bouffaient, lâches, à la place où jadis s'épanouissaient leurs seins, et leurs souliers à boucles ainsi que leurs bas, devenus trop grands, ridiculisaient leur coquetterie funèbre. Des évêques sommeillaient dans l'éternité à côté de croix somptuaires de vieil or aux émeraudes dépolies et ils laissaient s'échapper de dessous leurs mitres des boucles grises qui rappelaient les viornes.

« D'étranges immobilités, dans lesquelles on devinait pourtant encore, arrêtés pour jamais, des gestes souverains de commandement ou de bénédiction, pesaient sur tous ces corps vêtus de leurs habits d'apparat et parés de richesses inutiles. Des silences macabres planaient sur eux, troublés seulement par les bruits de bagues glissant d'un doigt décharné et roulant sur les dalles, comme les écus d'un trésor qu'on éventre.

Pourquoi revenaient-ils ainsi du fond des

siècles, comme s'ils avaient été convoqués, à coups de pioche, à quelque macabre concile, tous ces vieux seigneurs aux dents jaunes, ces princesses pomponnées pour un menuet d'épouvante, ces moines portant le cilice sur leurs squelettes, ces archevêques trépassés?

« Je l'ai su depuis. Le souverain pontife avait ordonné qu'on recherchât, parmi ces tombes, le corps d'un grand saint, qui y avait été inhumé en temps de peste et qu'il fallait transporter sous l'autel d'une cathédrale. On ne savait au juste sous quelle dalle il se trouvait, mais le pontife avait déclaré qu'on le reconnaîtrait à la fraîcheur de ses chairs et à ce que ses mains étaient restées jointes, comme s'il priait toujours.

« On cherchait donc le bienheureux. Les soldats attelés à la besogne juraient et réclamaient des jarres de vin. Des mendiants qui les aidaient se jetaient à chaque instant sur le sol, comme s'ils avaient été saisis d'épouvante, puis restaient étendus, un pan de manteau sur leurs yeux.

« Le cardinal qui m'avait requis se promenait d'un air furieux dans la nef immense, avec des gestes colères, jetant de temps en temps un coup d'œil à la courtisane nue qui l'attendait dans sa gondole, toute parée de fruits, de joyaux et de lumière. L'autre cardinal se faisait éventer par son page à l'aide d'un éventail à reflets d'or, et puis, titubant légèrement, allait se coucher, pour se rafraîchir davantage, sur un tombeau de marbre.

« Cependant l'ouvrage accompli était lent. Le saint ne se trouvait pas. Et c'était une peine de voir de belles statues d'apôtres, des médaillons de princes, des couronnes et des armoiries, brisés à coup de pioche inutiles.

« Oui, cela faisait peine à voir. Mais c'est alors que s'accomplit un merveilleux miracle, dont mes yeux sont encore éblouis.

« Un ange avait paru sous le portail, un ange si beau que la courtisane cessa de

manger des fruits et le regarda avec concupiscence. Vous dire son élégance, le pourrais-je? Ah! mes pauvres! Il n'en descend jamais de pareils dans nos froids villages. Nos saints ne sont que des mendiants, et les Vierges qui apparaissent dans nos bois de sapins ne sont que de bônnes dames endimanchées pour porter sur leur bras l'Enfant merveilleux. »

Seppê-Kaas se tut un instant, extasié, au souvenir de l'inoubliable phénomène qu'il avait contemplé au temps des vieilles guerres. Ce n'était plus le rustre placide de la Campine, c'était une sorte d'illuminé qui parlait. Lui, le taiseux et le calme, ouvrait des yeux de flammes et faisait de grands gestes qui dessinaient les invraisemblables décors et les personnages fantastiques de son conte. Les paysans l'écoutaient, l'esprit plongé en une vague rêverie, comme lorsqu'ils entendaient l'orgue, à l'église, et que les fugues, en s'élevant, toujours plus éthérées, semblaient des escaliers d'argent montant au

ciel ou vers des régions inouïes, pleines de splendeurs et de miracles. Seppê-Kaas, par le prestige de sa voix, leur faisait oublier l'existence, leur attachait des ailes, les arrachait à leur angoisse comme l'aigle qui enleva un jour Ganymède et lui montra les beautés de l'espace. Il adoucissait leurs douleurs et calmait leurs tristesses par la seule force de son imagination, dont je ne puis donner qu'un reflet décoloré et dont je suis incapable de rendre le souffle épique et la grandeur macabre. Oui, bien qu'il contât des choses d'épouvante, tant est immense la puissance de la poésie, il rendait heureux ces transis de la vie, ces grelotteux de la misère. Tous étaient attentifs et silencieux. Pieter Tromp, seul, sommeillait, pâle comme un mort.

Et Seppê-Kaas reprit :

— L'ange était tout vêtu d'or. Il portait dans sa robe traînante des miettes d'étoiles, de la poussière de soleil, des lueurs d'arc-en-ciel. Le grand temple en fut ébloui et ses

orgues mystérieuses poussèrent des soupirs pareils à des accords de marche triomphale. Le chérubin s'avançait pieds nus, léger comme le Christ sur les ondes, et il souriait comme une princesse, la bouche fleurie, les cheveux plus brillants que du vermeil. Le jour pâlit devant le formidable éclat qui s'exhalait de lui. La courtisane parut avoir perdu toute grâce et toute lumière. Les robes des cardinaux virent s'évaporer l'orgueilleuse splendeur de leurs écarlates; l'édifice entier vibra d'un prodigieux frisson lumineux.

« Ah ! je n'ai jamais revu telle splendeur ! Il aurait plu les fleurs de mille jardins mêlées aux azurs de mille belles journées, des cygnes de feu auraient traversé l'espace, toutes les oranges de l'Italie auraient brûlé en un brasier superbe au chant des cigales, que je n'aurais pas été plus transporté par ces magnificences. Il me semblait que le monde se transformait en joyaux ou qu'une fenêtre s'était ouverte dans le ciel et laissait

tomber sur nous, comme d'une gigantesque corne d'abondance, tous les bijoux de ses habitants, des débris de rayons, des lis d'or, des tournesols de feu, des fruits incandescents. Une lumière aussi magnifique, s'allumant ici, brûlerait les bruyères, incendierait nos chaumes, aveuglerait les pâtres, mais là-bas, dans les pays heureux, tout est prêt à de pareils éblouissements.

« L'ange, toujours souriant, se dirigea vers une tombe, et d'un geste éclatant de ses bras nus, il en désigna l'inscription :

« — C'est là ! proféra-t-il.

« D'un coup de pioche, la dalle fut brisée.

« Tout était devenu doux. Les orgues chantaient délicieusement. Les cadavres, aux cercueils éventrés, semblaient vouloir revenir à la vie : des sourires de lumière se posaient sur eux comme des papillons, la soie de leurs vêtements fanés reprenait de l'éclat, et je songeais au miracle de Lazare.

« On découvrit le saint, qui tenait, comme

l'avait annoncé le souverain pontife, ses mains jointes et qui avait conservé ses chairs fraîches. »

Mais un râle sourd interrompit Seppê-Kaas. Le vieux Pieter venait de s'affaler de sa chaise.

C'était le jour des Morts!

Une terreur s'empara de tous ceux qui étaient réunis dans la pauvre chaumière campinoise. Tous frissonnèrent. Pieter Tromp agonisait! La Mort était venue!...

Et pendant que Seppê-Kaas soutenait la tête de son ami, dont les yeux vitreux s'éteignaient dans un visage jaune comme la cire, une de ses sœurs était allée prendre de l'eau bénite dans un coin de l'alcôve et l'autre avait allumé un vieux cierge dont la mèche se mit à grésiller, comme si elle avait grillé l'âme du vieux rustre terminant macabrement sa dernière veillée.....

Ainsi que sous les couronnes et les joyaux des princes et des évêques déterrés, la Mort s'était embusquée sous le récit merveilleux

de Kaas et, tout à coup, quand le conteur avait allumé la plus belle flamme de son imagination et que les esprits oubliaient la réalité, quand, excité par je ne sais quel génie, il avait hissé à ses verbes des voiles d'or pour les faire naviguer plus bellement à travers l'océan de ses songes, quand sa voix s'était faite prophétique, la funèbre traîtresse avait touché du doigt un des assistants et l'avait fait crouler dans les pâleurs du linceul.

Ah ! Seppê ! tu as voulu, dans tes mornes régions, à travers les caves des âmes noires de tes misérables amis, allumer un feu de joyaux ; tu as prétendu, surchauffé par de bizarres souvenirs, embarquer tes invités silencieux pour les jardins d'Hespérides de tes folles aventures et les promener dans le roman magnifié de tes vieux rêves. Hélas ! les ivresses qui arrachent l'homme au malheur sont de courte durée et les feux de joie sont les plus vite éteints. Une main glacée s'est posée sur ta bouche, et écoute,

dans ta cabane, ce qui succède à tes phrases, étrange vétéran : c'est un concert de sanglots, c'est une litanie funèbre murmurée par des voix tremblantes et coupée par des signes de croix !

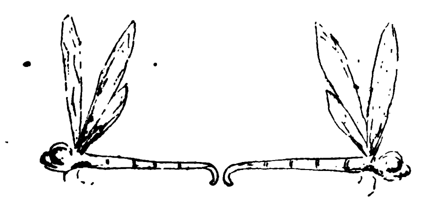






TABLE DES MATIÈRES



FIN

IMPRIMÉ CHEZ ÉD. CRÉTÉ.

— 6894-97 —

CORBEIL (S.-et-O.).



